

A. LHERMITTE s. s.

UN CURÉ MODÈLE

LE SERVITEUR DE DIEU

L'ABBÉ

LOUIS MERTENS

(1864-1920)



Exemplaire n° 5 *

DECLARATION.

En conformité avec les Décrets d'Urbain VIII, et pleinement et très humblement soumis aux jugements de notre Mère la Sainte Eglise, nous déclarons ne vouloir donner qu'une autorité purement humaine aux qualificatifs de « Saint », « homme de Dieu » et tous autres du même genre que nous attribuons au Serviteur de Dieu, l'Abbé Mertens, au cours des pages qui vont suivre.

L'Abbé LHERMITTE s. s.

NIHIL OBSTAT

25 Février 1945.

Aem. Claeys

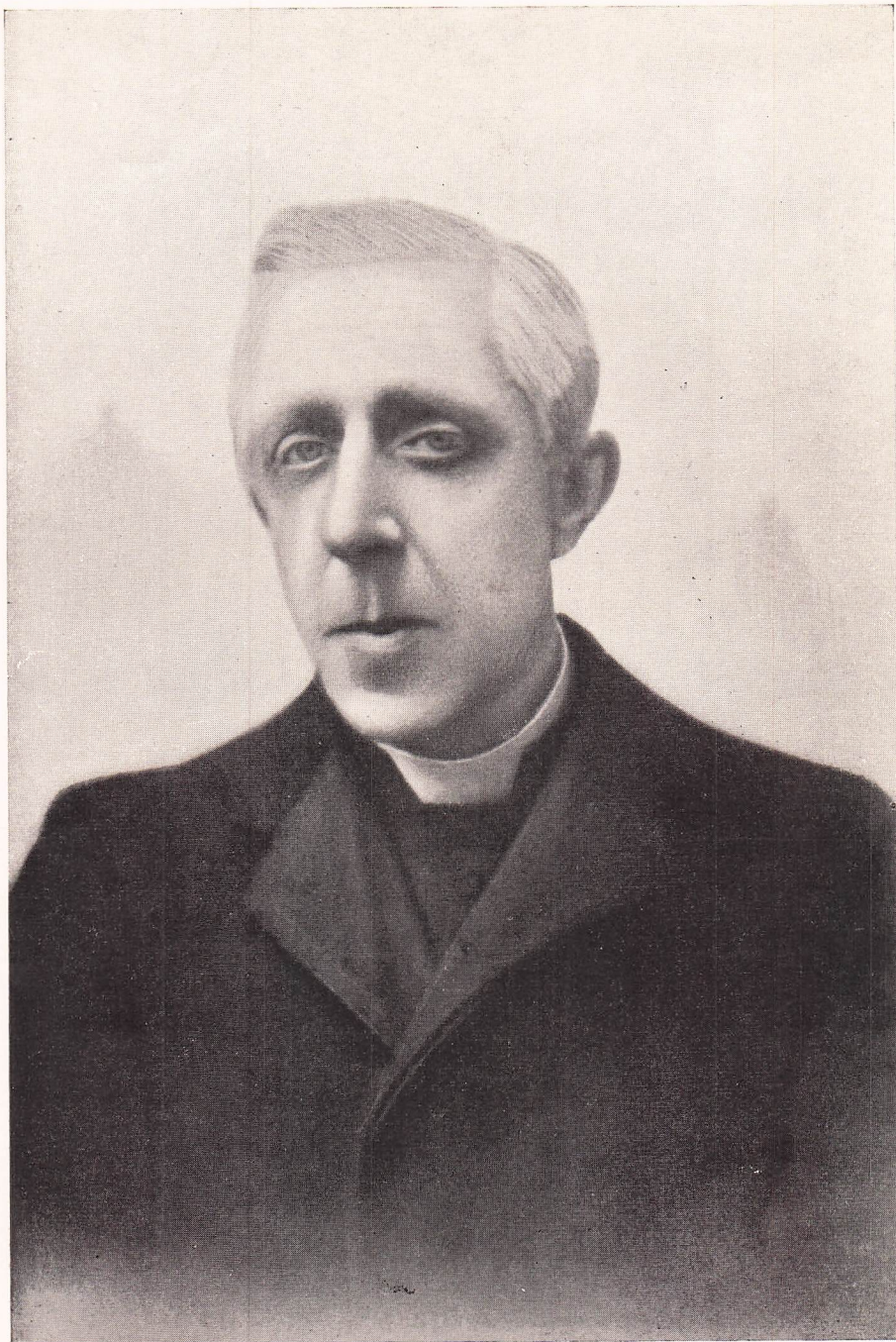
Cens. Deput.

IMPRIMATUR

Mechliniae, die 13 Aprilis 1945.

✠ Et. Jos. Carton de Wiart

Vic. Gen.



Le Serviteur de Dieu, l'Abbé Louis Mertens
Bruxelles 1864 — Liège 1920

LE SERVITEUR DE DIEU
L'ABBÉ LOUIS MERTENS

SALESIEEN DE S. JEAN BOSCO

CURE-FONDATEUR

DE LA PAROISSE ST FRANÇOIS DE SALES A LIEGE

BRUXELLES : 1864 - LIEGE : 1920

LE SERVITEUR DE DIEU, L'ABBE MERTENS

- I. Sa Vie et sa Mort.**
- II. Le S. de Dieu chez les Pauvres.**
- III. Les Œuvres Paroissiales.**
- IV. Réputation de Sainteté du S. de Dieu.**
- V. Ses Réflexions sur la Sainteté.**
- VI. Ses Maximes Spirituelles.**
- VII. Exhumation et Translation des Restes
du Serviteur de Dieu (Liège, 6-V-1943).**

AUX
ANCIENS ET NOUVEAUX
PAROISSIENS
DU
SERVITEUR DE DIEU,
L'ABBE
LOUIS MERTENS,
NOUS NOUS FAISONS
UNE JOIE
DE DEDIER CES PAGES

A. LHERMITTE.

LA CAUSE DE BEATIFICATION DU SERVITEUR DE DIEU

L'ABBE LOUIS MERTENS.

a été officiellement introduite dans le Diocèse de Liège le 27 mars 1932, sous les auspices de S. E. Monseigneur Louis-Joseph Kerkhofs, Evêque de Liège. — Nous en recommandons instamment le succès aux ferventes prières de nos lecteurs.

PRIERE

POUR DEMANDER A DIEU LA BEATIFICATION DE SON SERVITEUR

L'ABBE LOUIS MERTENS.

O Jésus, qui êtes venu allumer sur la terre le feu de votre divine charité et qui avez dit : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis », daignez glorifier votre serviteur, l'Abbé Louis Mertens, qui, après avoir été pour tous un vivant modèle de toutes les vertus, a donné sa vie pour le salut de ses ouailles.

Faites que son exemple trouve de nombreux imitateurs et enflammez nos cœurs de votre amour.

Vous qui vivez et réglez avec le Père en l'unité du Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

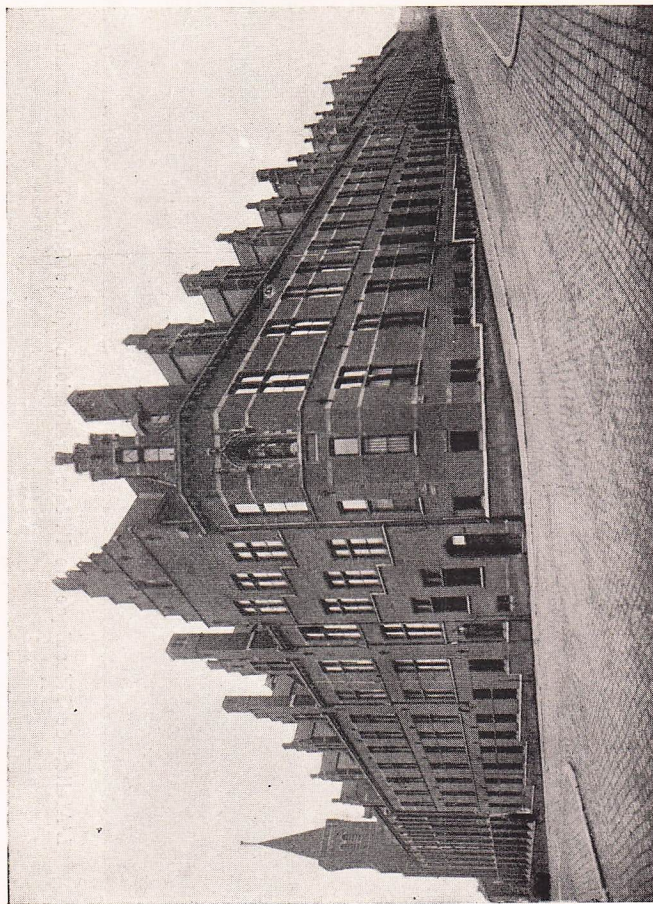
Pater — Ave — Gloria.

N.B. — Les fidèles qui croiraient devoir attribuer à l'intercession du Serviteur de Dieu certaines faveurs reçues du Ciel ou qui, ayant été en rapport avec lui, pourraient témoigner en faveur de la sainteté de sa vie, sont instamment priés d'en informer au plus tôt le T. R. Père Provincial des Salésiens, Institut Saint Georges à Woluwé-St-Pierre (Brabant) ou le Vice-Postulateur de la Cause à Vieux-Héverlé (Brabant).

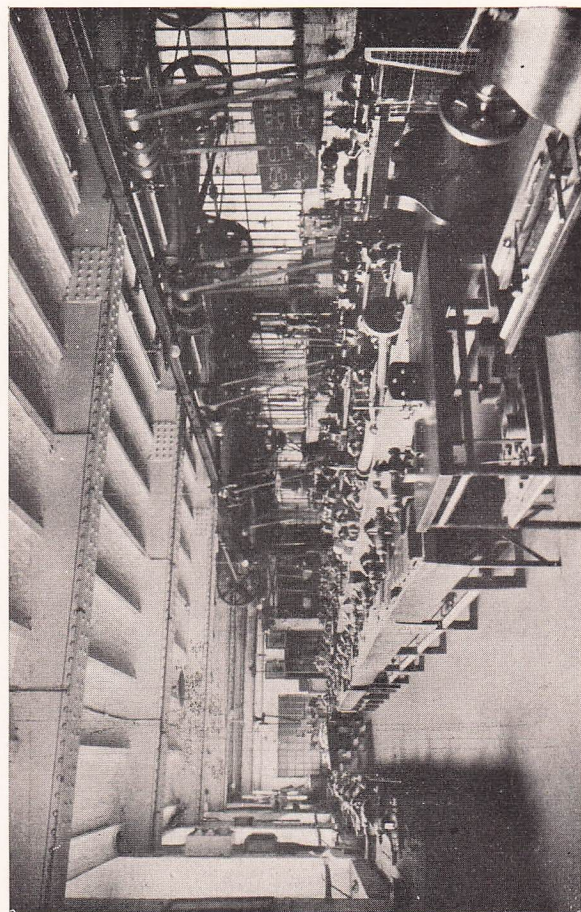
CHAPITRE I

LE SERVITEUR DE DIEU
L'ABBE LOUIS MERTENS

SA VIE ET SA MORT



La Maison Salésienne de Liège : Institut Saint-Jean-Berchmans
Études gréco-latines et Ecole professionnelle (fer, bois, livre, cuir)
dont le Serviteur de Dieu fut le Directeur de 1907 à 1919



L'Atelier de Mécanique de l'Ecole professionnelle de Saint-Jean-Berchmans

LE Serviteur de Dieu, l'Abbé Louis Mertens, naquit à Bruxelles dans la paroisse des Riches-Clares, le 22 juillet 1864.

Louis reçut de ses bons parents une éducation profondément chrétienne qui eut son premier complément au Jardin d'enfants du Rempart des moines que dirigeaient alors les Filles de la Charité et ensuite au Collège Saint Jean Berchmans des Pères Jésuites, qu'il fréquenta jusqu'à son entrée au petit séminaire de Malines en 1883.

Ordonné prêtre le 15 juin 1889, l'Abbé Mertens fut nommé, au mois de septembre suivant, professeur au Collège Notre-Dame de Tirlemont et, en 1896, il devenait aumônier de l'Institut Saint Victor d'Alsemberg dirigé par les Frères de N.D. de la Miséricorde.

A Tirlemont et à Alsemberg, l'Abbé Mertens se fit déjà remarquer par la sainteté qui auréolait toute sa personne ainsi que par son zèle et son dévouement au service de la jeunesse.

Ce ne fut qu'en septembre 1899 qu'il entra dans la Congrégation Salésienne où il fit profession le 15 décembre 1900.

Désormais, ce fut une ascension ininterrompue vers la perfection et, scrupuleusement fidèle à son vœu de viser toujours au plus parfait, on le vit, chaque jour, constamment appliqué à gravir le rude sentier de la vertu, mais toujours aimable, souriant et débordant de charité pour le prochain.

Toutes les vertus religieuses rayonnèrent en lui du plus vif éclat. Cependant, à l'instar de tous les saints, il se distingua surtout par son humilité. Telle fut, en effet, son application à exceller en cette vertu qu'il semblait avoir pris pour consigne le mot de l'Imita-

tion : « Aimez à être ignoré et compté pour rien ! » (1) Consigne dont il ne se départit jamais pendant tout le cours de sa vie.

Il fut, en outre, d'une bonté toute salésienne et qui, toujours, présida à toutes ses démarches.

Sachant que cette vertu est particulièrement conquérante, il voulut aussi en porter les marques sur son visage, comme en témoigne cette résolution consignée dans son Journal spirituel : « *Je veux que toutes mes paroles et mon visage respirent la douceur et la charité* ».

Le Serviteur de Dieu fit de cette résolution le programme de toute sa vie, ainsi qu'aiment à le proclamer tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher de plus près. Combien, parmi ces derniers, disaient, après un entretien avec l'homme de Dieu : « Son visage reflète la bonté. Sa patience est à toute épreuve. Il semble n'avoir d'autre occupation que celle de vous recevoir et l'on sort toujours meilleur d'un entretien avec lui ».

Cependant, le 1^{er} janvier 1911, à sa lourde charge de Directeur de l'Institut St Jean Berchmans, l'Abbé Mertens vit s'ajouter une autre non moins lourde : celle de curé-fondateur de la paroisse St François de Sales ! Dès lors, les pauvres, les malades et les pécheurs furent, avec les enfants confiés à sa sollicitude, les premiers bénéficiaires de sa paternelle bonté et de son zèle tout apostolique.

Il aimait à visiter dans leurs taudis et leurs mansardes ses plus pauvres paroissiens et à porter dans ces lieux de misère des secours matériels abondants et surtout la consolation et le réconfort spirituels que réclamaient tous ces déshérités.

Les malades récalcitrants avaient ses préférences. Pour eux, il allait mendier humblement à toutes les portes, surtout dans les couvents de sa paroisse, des prières ferventes et nombreuses et il n'avait de repos que lorsqu'il s'était assuré le plein succès de ses démarches.

Toutefois, beaucoup d'âmes, parmi ses ouailles, échappaient encore au filet de l'habile pêcheur qu'il était. Ce fut pour les sauver que, le 18 avril 1920, à l'occasion de la clôture de la grande mission, il fit en présence de plus de deux mille assistants, le sacrifice de sa vie.

Le moment était solennel. Dans l'église, débordante de fidèles régnait un profond silence. La parole du bon prêtre retentit dans

(1) Ama nesciri et pro nihilo reputari. (1 Im. II, 3).

l'enceinte sacrée comme un suprême et déchirant appel à l'Infinie Miséricorde et comme un cri de pleine confiance en Dieu !

Voici, dans son émouvante simplicité, la formule de son sacrifice qu'il mouilla plusieurs fois de ses larmes et que, souvent, interrompirent ses sanglots :

« Pardon, Seigneur,
Pardon pour ceux qui manquent à la messe le dimanche,
Pardon pour ceux qui ne font plus leurs Pâques.
Ils Vous ont offensé, Seigneur,
Ils ne l'ont pas fait par méchanceté, mais par négligence, par
faiblesse, par oubli ;
Pardonnez-leur,
Pardonnez à moi aussi pour le cas où je n'aurais pas fait tout
ce que j'aurais dû faire pour Vous faire aimer.
Pardonnez au pasteur, pardonnez aux brebis...
Et si Vous voulez une victime, ô Jésus,
Si Vous voulez ma vie pour l'expiation des péchés de mon
peuple, prenez-la.
Je Vous l'offre volontiers, ô Jésus ! »

L'humble et dévoué pasteur mit tant de ferveur et d'amour dans son offrande, tant d'instance dans sa prière, sa voix trahissait si fort son émotion que les fidèles en furent profondément impressionnés. Bon nombre, parmi eux, mêlèrent leurs larmes à celles de leur vénéré pasteur et tous se mirent à penser que la rançon de la pitié divine pour les pécheurs serait à coup sûr la vie de leur saint curé.

Ils ne se trompaient pas. Car, le 25 avril suivant, victime volontaire de sa charité tout apostolique, le bon curé mourait pour les pauvres pécheurs de sa paroisse. Il avait exactement 55 ans, 9 mois et trois jours.

Fasse le Ciel que le sacrifice de sa vie ait été et reste profitable à un grand nombre d'âmes !

Nous voulons espérer qu'au ciel, en récompense de son zèle et de sa charité, le Seigneur aura accordé à son Serviteur un grand crédit que le bon prêtre ne cessera de mettre au service du prochain qu'il a tant aimé !



CHAPITRE II

LE SERVITEUR DE DIEU
L'ABBE LOUIS MERTENS

CHEZ LES PAUVRES

UN bon pasteur se doit à ses brebis. Mais comment leur faire du bien s'il ne les connaît pas ? L'Abbé Mertens était loin d'ignorer cette règle essentielle de l'apostolat. Aussi bien, on ne l'eut pas trouvé parmi les stratèges de bureau, pas plus qu'il ne dressait au coin du feu ses plans de conquête. C'est au milieu de ses brebis qu'il voulait vivre, c'est dans leur milieu qu'il voulait pénétrer afin de se rendre compte « de visu » de leur misère matérielle et spirituelle et de remédier à celle-ci par celle-là, selon le grand principe de Saint Augustin.

Malheureusement, jusqu'en l'année 1919, l'Abbé Mertens ne disposa que d'une fraction plus ou moins importante de ses journées. Jusqu'alors, en effet, et depuis les tout premiers débuts de sa paroisse, il était non seulement curé mais encore Directeur de la maison salésienne de Liège, qui, alors, comptait déjà près de 300 élèves. Le cumul de ces deux charges, qui se le disputaient en importance, ne lui permettaient pas de visiter ses paroissiens aussi souvent que son zèle et son cœur l'eussent désiré. Il n'allait qu'au plus pressé. Et le plus pressé, c'étaient les pauvres et les malades. Ces deux catégories de paroissiens occupaient toutes les pensées et faisaient tressaillir le cœur de l'homme de Dieu.

Sevrés des douceurs de la vie et, d'autre part, témoins du luxe exagéré et du sans-gêne de certains riches, les pauvres n'en sont que plus malheureux ; et si la Religion n'intervient pas pour les aider à élever ailleurs leurs regards et à profiter de leur dénûment passager pour thésauriser en vue de la vie qui ne doit pas finir, ces pauvres menacent d'aller grossir demain les rangs des mécontents et des révolutionnaires.

Le Serviteur de Dieu le savait bien et c'est pour cela surtout qu'il entourait les pauvres de sa sollicitude toute paternelle et les enveloppait de toutes ses tendresses sacerdotales.

Un jour, à l'occasion d'une de ses visites paroissiales, il découvrit un ménage si pauvre qu'il y manquait même le nécessaire de couchage : matelas et couvertures.

Revenu à la maison, le bon curé chargea un de ses vicaires de pourvoir à ce grand dénûment.

Mais, informations prises, celui-ci apprit bientôt que ces gens ne gardaient rien de ce qu'on leur apportait et convertissaient tous ces dons, si généreux qu'ils fussent, en libations diverses.

— « Qu'à cela ne tienne, répondit le débonnaire curé, allez-y quand même, car ils sont si malheureux ! »

Une autre fois, chemin faisant, l'homme de Dieu rencontre une pauvre femme accompagnée d'un enfant d'une douzaine d'années. C'était son fils, qu'elle conduisait à l'hospice civil de la Ville parce qu'impuissante à le nourrir chez elle comme il l'eût fallu.

— Mais pourquoi pas chez nous, ma bonne dame, objecta le bon pasteur ? Notre pensionnat est tout proche. Votre fils y sera le bienvenu. Nous y prendrons soin de son corps et de son âme et, un peu plus tard, il pourra y apprendre un bon métier.

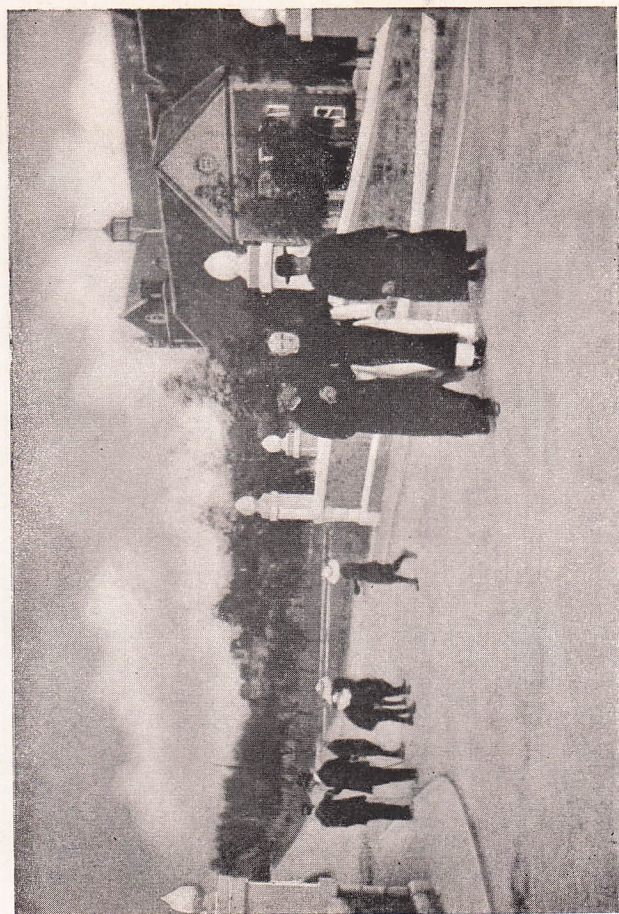
— Y pensez-vous, Monsieur le curé ? Je suis une pauvre veuve, je ne gagne rien, et n'ai même pas de quoi acheter un costume convenable à mon gamin pour entrer à l'Orphelinat de la Ville.

— Qu'à cela ne tienne, Madame, la Providence pourvoira à tout.

C'est que le Serviteur de Dieu voulait à tout prix assurer l'éducation chrétienne de cet enfant.

C'est pourquoi l'Abbé Mertens régla, en coup de vent, toutes les conditions d'acceptation de ce nouveau pensionnaire et, à l'étonnement et à la grande joie de la mère, il en fit, ce jour là, un élève de l'Institut St Jean Berchmans dont il était alors le Directeur.

Le marché conclu, l'Abbé Mertens, tout fier, flanqué d'un gosse en guenilles, reprit le chemin de sa maison. Mais là, dans le va-et-vient de cette rue du grand quartier, nul des passants ne se douta de ce qui venait de se passer ; nul ne vit surtout à ce moment, l'âme du saint prêtre tressaillir d'une joie intense ; nul n'entendit monter, de son cœur vers Dieu, l'hymne d'allégresse où lui-même célébrait sa joie et



Le Serviteur de Dieu au cours d'une visite à l'Abbaye de Val-Dieu



Sanctuaire de Notre-Dame Auxiliatrice (Eglise Paroissiale)
Maître-Autel

sa reconnaissance. Car, ainsi qu'il vint nous le conter le soir même, il s'était remémoré la parole de Jésus : « Si quelqu'un reçoit, en mon nom, l'un de ces petits, c'est Moi-même qu'il reçoit ! » ⁽¹⁾ et, devant Dieu, le saint prêtre estimait avoir fait une excellente affaire.

Un jour, il apprend qu'un de ses paroissiens, veuf depuis quelques mois à peine, avait abandonné ses trois enfants et s'était livré à l'inconduite...

L'indigne père ne rentrait au logis que quelques heures par nuit, et on ne le revoyait plus jusqu'à la nuit suivante.

Mis au courant de cette lamentable situation, l'Abbé Mertens eut vite fait de liquider cette affaire. Il accueillit à bras ouverts, parmi les élèves de son Institut, l'aîné des orphelins, un beau grand garçon de 14 ans et confia à d'autres œuvres les deux plus jeunes : un garçonnet de 6 ans et une charmante filette de 5 ans.

Un certain jour de l'hiver de 1919, au cours de ses visites, le Serviteur de Dieu découvrit dans une misérable mansarde de la rue du Laveu, deux pauvres vieillards arrivés depuis peu dans sa paroisse.

Quel froid et quel dénûment dans ce réduit !

Une seule lucarne donnant sur le toit et le carreau brisé ! Un petit poêle, un diablottin, où brillaient encore, pâlottes, quelques braises de bois ! Dans l'unique lit de cette misérable chambrette un vieillard se tenait du mieux qu'il pouvait enveloppé dans des couvertures pour y recueillir un peu de chaleur, et, tout près du poêle, sa femme, grelottante, s'efforçait de se réchauffer un peu.

Comme mobilier, une petite armoire, une table et deux mauvaises chaises. C'était tout.

Emu à la vue de tant de misère, le compatissant curé dit à ces deux pauvres vieux :

— Je vois maintenant de mes yeux tout ce qui vous manque. Encore un peu de patience et vous aurez d'abord du feu. On va vous apporter bois et charbon, et je reviendrai moi-même prendre mesure pour le carreau.

Les deux vieillards crurent sortir d'un rêve. Est-ce bien vrai tout cela, durent-ils se demander ? Ils étaient sans parole. Un mot, un seul, traduisit leur admiration et leur reconnaissance :

(1) Marc. IX, 36.

— Oh ! monsieur le Curé !

— Allons, bon courage, je reviens dans un instant.

Il fallait aller vite, car le froid était intense...

Notre vitrier occasionnel commença par le carreau. Courir chez lui, s'y munir d'un mètre-ruban, revenir chez ses pauvres et y prendre les mesures du carreau, fut une affaire de quelques minutes. Ces dispositions prises, le curé repartit chercher son matériel, c. à. d. tout le nécessaire d'un bon vitrier qu'il enveloppe rapidement dans un journal. Mais, pressé qu'il était, il ne prit pas garde de dissimuler assez soigneusement le contenu de son paquet et partit tout heureux et dans le plus grand secret... Il allait ouvrir la dernière porte de sa maison qui s'ouvre sur la rue des Wallons. Jusque là, tout s'était bien passé. Personne ne l'avait vu. Le saint homme allait être sauvé ! Le mystère du carreau remis chez ces braves gens par leur curé en personne allait être enseveli dans le monde de l'inconnu et de l'oubli. Et c'eût été fini ! Jamais, nul d'entre les mortels, à l'exception des deux vieillards, n'en aurait eu connaissance. Et c'eût été, peut-être, un peu dommage ?...

Mais la Providence veillait !

Au moment même où le bon curé ouvrait la porte de l'extérieur, un des pères de la maison rentrait. Celui-ci, en croisant son Supérieur, ⁽¹⁾ aperçut l'angle d'un carreau et le manche d'une palette sortant du journal déchiré qui enveloppait mal le paquet qu'il portait sous son bras. Alors, le père lui dit avec un sourire :

— « Tiens, Monsieur le Directeur, vous voilà devenu vitrier ? »

— « Comment, mon cher Confrère, répond tout interloqué le pauvre Supérieur en portant instinctivement la main sur son colis, vous avez vu ? »

— « Mais je vois dans votre journal un carreau et une palette de vitrier et, sans doute, vous devez y avoir aussi du mastic ? » ajouta malicieusement son interlocuteur.

— « Eh, bien, oui ! » répliqua un peu décontenancé l'homme de Dieu, surpris en flagrant délit de dévouement quelque peu insolite, « je vais remettre ce carreau chez de pauvres vieillards que j'ai découvert dans une mansarde du bas-Laveu et où ils sont sans feu et sans carreau à leur unique lucarne ».

(1) En ce temps-là, le Serviteur de Dieu était encore Directeur de l'Institut St Jean Berchmans.

— « Mais puisque je vous ai mis dans mes confidences, vous allez me faire le plaisir, n'est-ce-pas, cher ami, de n'en jamais rien dire à personne ? »

— « Comptez sur ma discrétion, Monsieur le Directeur ».

Et le bon religieux, arrivé si inopportunément, ne voulut jamais, dans la suite, contrister son Supérieur, dont il connaissait non seulement la grande charité mais aussi l'humilité sincère et profonde. Et il tint parole jusqu'après la mort du Serviteur de Dieu.

Or, deux heures après le passage de l'ange consolateur, les bons vieillards, tous deux levés, étaient assis, autour d'un vrai feu de bois et de charbon qui semblait pétiller avec joie, heureux, eût-on dit, de réchauffer ces deux pauvres vieux, qui s'étaient crus oubliés et abandonnés de toute la terre !...

Cependant, dans ses visites, c'était à pleines mains que le bon curé donnait. — « Pour les pauvres, nous disait-il un jour, je suis prêt à tous les sacrifices ».

Fort bien, mais si l'Abbé Mertens prétendait faire face aux besoins sans cesse renaissants des plus pauvres parmi ses ouailles, ses ressources n'étaient pas inépuisables.

Or, plus d'une fois, il lui arriva, aux plus mauvais jours de la grande guerre, de se trouver les mains vides devant ses chers pauvres qui lui demandaient du pain.

Alors, digne émule des saints Evêques du Moyen-Age, vrais pères de leurs peuples, qui, dans les jours de grande disette, n'hésiterent pas à vendre les trésors d'argent et d'or de leurs églises pour sauver la vie de leurs ouailles, le Serviteur de Dieu, un certain jour, pensa vendre, lui aussi, les vases sacrés de son église pour venir en aide aux plus nécessiteux de sa paroisse. — Son charitable projet allait entrer en voie d'exécution, lorsque, fort heureusement, arrivèrent des secours abondants et inattendus.

Nous pourrions multiplier les faits. Cependant, l'Abbé Mertens ne comptait pas que des citoyens paisibles et pacifiques dans sa paroisse d'environ 8.000 âmes. Tant s'en faut !

Tel jour d'été, qu'il s'en allait visiter quelque ménage pauvre dans une des plus mauvaises rues de sa paroisse, il en fit une nouvelle expérience. Cependant, ce ne fut qu'au lendemain de la mort du Serviteur de Dieu que nous apprîmes, de la bouche même de son seul té-

moins, et qui en fut en même temps un des principaux acteurs, la scène que nous allons raconter :

— « Au moment où passait le saint prêtre, la rue était déserte. Je m'y trouvais seul adossé à la porte de ma maison, en manches de chemise, un bout de pipe aux lèvres, prenant l'air frais en ruminant ma haine contre les bourgeois et les curés. Car, voyez-vous, Monsieur l'Abbé, à cette époque-là, je ne les aimais guère !

Or, soudain, voici que, de la rue voisine, apparut le saint curé qui vint s'engager dans la rue où je me trouvais.

J'eus un tressaillement de joie féroce : « Oh ! là, là, un curé. C'est mieux encore qu'un bourgeois, dis-je presque tout haut. Attends donc, s... curé, tu vas voir quelque chose ».

Le saint prêtre s'avancait receuilli, la démarche paisible et modeste, son mince grand corps légèrement voûté, le visage ouvert et prêt à sourire.

Le bon curé se rapprochait toujours, tandis que, rageusement mais silencieusement, je préparais mon outrage.

Le voici qui passe, aimable, devant moi, prêt à me saluer. Ce fut à ce moment-là, ô souvenir humiliant, qu'en signe de ma haine et de mon mépris pour les robes noires, je lançai sur l'homme de Dieu un formidable projectile de ma fabrication. Fort heureusement, j'avais visé trop court et le projectile alla tomber à ses pieds.

Mais maintenant, qu'allait faire le curé ? Peu importe. Je me sentais de taille à subir ses reproches, si véhéments qu'ils fussent, et à y répondre aussi.

Or, ce fut bien autre chose. Car, ne voilà-t-il pas, à ma grande stupéfaction et à ma profonde confusion, que le Serviteur de Dieu, s'en vint aussitôt vers moi, chapeau bas, la main tendue et me dit avec le plus beau et le plus sincère des sourires : « Bonjour, cher ami, comment allez-vous ? »

Une tuile venant à me tomber sur la tête n'aurait pas eu plus d'effet que l'attitude sereine, calme et souriante de l'Abbé Mertens à pareil moment et en pareille circonstance !

J'étais confondu, tout hors de moi, presque prêt à pleurer.

Je lui tendis la main, tout rouge de honte et sans rien dire, mais j'étais complètement « retourné ». Le saint homme dût s'en apercevoir car il sembla me quitter avec un sourire de satisfaction ».



CHAPITRE III

LE SERVITEUR DE DIEU

L'ABBE LOUIS MERTENS

LES ŒUVRES PAROISSIALES

**Extrait d'une lettre de Mademoiselle Queroles, ancienne gouvernante
du Serviteur de Dieu à Alseberg (1898-1899)**

Malines, le 18 janvier 1928.

.....

J'eus bien vite la persuasion d'habiter avec un saint. Sans parler de sa bienveillance à mon égard, tant au point de vue spirituel que matériel, j'étais traitée comme l'enfant de la maison.

Monsieur l'Abbé Mertens était très doux pour les autres, mais sévère pour lui-même.

Quand Monsieur Mertens devait aller s'entretenir au pensionnat avec un étudiant, il venait d'abord me trouver et nous devions prier ensemble à genoux devant un crucifix pour le bon résultat de sa démarche.

Le soir, on priait longtemps ensemble devant le crucifix. Les prières se terminaient toujours par un examen de conscience et un acte de contrition. Après cela, je pouvais me retirer, mais Monsieur Mertens priait encore longtemps.

Le matin, je ne pouvais mettre sur la table que du pain sec. A midi, il buvait du vinaigre de vin, probablement pour mortifier le goût. Je sais aussi qu'il portait un cilice dont je pourrais vous montrer le modèle.

Monsieur l'Abbé Bols, curé d'Alseberg, qui était alors le confesseur du Serviteur de Dieu, était absolument persuadé d'avoir à faire à un saint et il m'a dit personnellement : « Un jour, Monsieur Mertens sera canonisé. » — Monsieur l'Abbé Bols disait aussi qu'il faisait beaucoup de pénitences. Pour moi, je ne le voyais jamais sans rien faire. Il était toujours en prières. Je puis dire que je n'ai jamais trouvé une faute en lui, mais il faisait le bien partout où il allait, toujours plein de miséricorde pour les autres.

Virginie QUEROLES.

CHAPITRE III

LE SERVITEUR DE DIEU

L'ABBE LOUIS MERTENS

LES ŒUVRES PAROISSIALES

LES ŒUVRES PAROISSIALES

S'IL est vrai que le nombre et l'activité des œuvres accusent la vitalité d'une paroisse, que dire de la paroisse St François de Sales où, à l'époque de l'Abbé Mertens, nous trouvons déjà, en temps normal, trente et une œuvres en plein rendement et quarante trois pendant la guerre de 1914-18 ?

Il y en avait pour tous et pour tous les goûts ; pour les hommes, les femmes et les enfants, pour les enfants surtout, car ils sont l'espoir de l'avenir : œuvres pies, œuvres sociales, œuvres d'éducation, œuvres de secours et même œuvres d'agrément. Le bon curé n'oublia personne.

Toutes ces œuvres ont leur importance. Telles, l'Apostolat de la prière, le Tiers-Ordre-Franciscain, les Ecoles primaires et patronages de filles et de garçons, le Cercle d'études religieuses, la mutuelle Sainte Barbe pour les mineurs, la Chorale et la Dramatique Don Bosco.

Tous ces organismes se le disputent en intérêt. Mais ne pouvant donner ici, ne serait-ce qu'une brève notice sur chacun de ces quarante trois foyers de dévouement qui composent le riche diadème de la paroisse du Serviteur de Dieu, l'Abbé Mertens, nous nous contenterons d'attirer maintenant l'attention de nos lecteurs sur deux d'entre eux qui lui sont redevables de leur création et de leur vitalité extraordinaire : *Le Catéchisme des Dames* et *L'Ami des Pauvres*.

LE CATECHISME DES DAMES

La conduite du Serviteur de Dieu nous a maintes fois rappelé que le bon pasteur entoure de son amoureuse et diligente sollicitude toutes les brebis de son bercail ; que toutes ces brebis, et jusqu'aux plus tendres agneaux, sont l'objet habituel de ses pensées et de sa constante vigilance ; qu'il veut enfin les sauver toutes sans exception et que, pour atteindre à ce magnifique résultat, il ne négligera aucun moyen.

Or, les petits enfants furent toujours la portion choisie du troupeau confié à la garde de l'Abbé Mertens. Il savait, en effet, que la semence de l'éducation chrétienne déposée dans l'âme tendre et délicate des petits enfants y poussera, comme dans une terre neuve, de fortes et profondes racines.

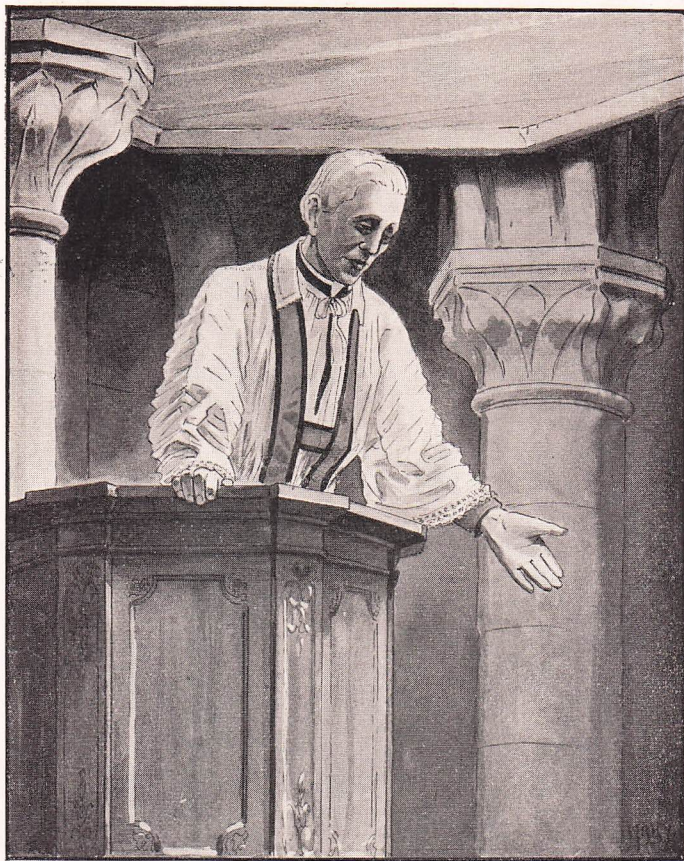
C'est ce qui le détermina à établir au sein de sa paroisse le *Catéchisme des Dames*, institution de premier plan, filiale de l'Œuvre fondée à Liège par les Dames du Saint Sacrement du Boulevard d'Avroy. Elle s'occupe des enfants à partir de l'âge de raison et les conduit, d'étapes en étapes, jusqu'au catéchisme paroissial de première année.

Pour réussir dans cette Entreprise, le Serviteur de Dieu eut soin, tout d'abord, de s'entourer d'un Comité de Dames dévouées et possédant toutes les qualités requises pour une si noble et si grande mission.

Au reste, la Providence lui vint merveilleusement en aide. Car ses premières Catéchistes, une dizaine, furent tout à fait à la hauteur de leur tâche. Leur présidente, Madame la Baronne de Callewaert et Madame Veuve Paul Lohest, première secrétaire de l'Œuvre, étaient toutes deux animées d'un esprit tout apostolique et d'un dévouement à toute épreuve. Elles-mêmes se mirent à la recherche de généreuses collaboratrices et, aidées des conseils de leur saint curé, n'arrêtèrent leur choix que sur des personnes vraiment distinguées par leur éducation, leur intelligence et leur piété.

Œuvre d'absolu et perpétuel dévouement, cet organisme ne pouvait, en effet, subsister et assurer son plein rendement que si tous ses membres étaient revêtus de qualités exceptionnelles et alimentaient habituellement leur zèle et leur endurance aux sources divines de la force et du courage : la prière et les sacrements.

C'est pourquoi toutes ces Dames, à de rares exceptions près, appartenaient au bataillon sacré de celles qui, par tradition peut-être,



Le Serviteur de Dieu annonce la parole de Dieu à ses
paroissiens



Le Serviteur de Dieu recueille le fils d'une pauvre veuve
afin d'assurer son éducation chrétienne et lui procurer un
gagne-pain en lui apprenant un métier

mais surtout par éducation, se sont mises au régime de la communion quotidienne et se sont dressé un plan de vie spirituelle qui voisine de très près avec la vie de ces autres femmes d'élite qui servent Dieu dans les monastères et les Congrégations religieuses.

Avec des apôtres ainsi préparés, on pouvait envisager l'Œuvre dans toute son ampleur et en attendre les meilleurs et les plus consolants résultats.

Ce Catéchisme fonctionnait surtout, cela va sans dire, pour les enfants des écoles communales ; mais, sans les y convoquer spécialement, on n'écartait pas ceux des écoles libres. Il avait lieu deux fois la semaine, le mardi pour les filles et le vendredi pour les garçons, après la classe de l'après-midi. Les enfants en âge de le fréquenter appartenaient à peu près tous à l'école gardienne et aux deux ou trois premières années de l'Ecole primaire. La liste en avait été dressée de commun accord avec le Serviteur de Dieu et, attirés par l'appât des récompenses de fin d'année, les enfants, conduits souvent par leurs parents que les Dames avaient gagnés à leur cause, arrivaient, par petits groupes, à l'issue de la classe du soir.

Cependant, dès après les premières prises de contact, lorsque les enfants eurent suffisamment fait connaissance avec leurs Dames catéchistes, celles-ci allèrent attendre leurs petits élèves à proximité de leurs écoles respectives, à l'heure de la sortie des classes et les amenaient elles-mêmes à l'église où se donnait toujours la leçon.

Quiconque fut entré à ce moment dans le lieu saint en vue, par exemple, d'y faire une visite au Saint Sacrement, aurait eu aussitôt les oreilles frappées par un doux et sourd bourdonnement, tel celui des abeilles autour de leurs ruches, sortant de tous les coins du Sanctuaire.

Ce bourdonnement était fait des explications du catéchisme que donnaient, toutes à la fois, ces institutrices bénévoles, ainsi que des réponses que lisaient ou faisaient, parfois tous ensemble, leurs petits élèves. Ceux-ci étaient, d'ailleurs, rarement espiègles, et encore rien qu'un tantinet, et presque toujours dociles pour ne déplaire ni au petit Jésus ni à leurs Dames catéchistes qu'ils aimaient déjà, mais sans qu'ils s'en rendissent compte, un peu comme les mamans de leurs âmes !

Après une demi-heure, au signal de la cloche, que donnait la Présidente ou sa secrétaire, la leçon prenait fin et l'on entendait alors murmurer dans chaque groupe une courte prière que ces enfants, sur les recommandations de leurs dévouées maîtresses, essayaient de faire recueillie et fervente. Parfois le couplet d'un chant de mission

s'élevait, discrètement et d'une voix mal assurée, de ces poitrines de 7 et 8 ans : « Nous voulons Dieu, Vierge Marie », ou encore : « J'irai la voir un jour, au ciel, dans ma Patrie... ».

Ensuite, nantis de leurs précieux «bons-points», nos bambins, toujours sous la maternelle conduite de leurs institutrices, quittaient l'église et prenaient congé de leurs Dames avec la promesse de se trouver à la messe de 8 heures ou à celle de 10 h. 1/2, le dimanche suivant, aux places qui leur étaient spécialement réservées.

L'Œuvre n'avait pas seulement pour but de peupler le catéchisme paroissial de première année et de lui fournir de bonnes recrues ; il visait encore à préparer tous ces enfants à la première rencontre de leurs âmes innocentes avec le Jésus de nos autels.

Ce but stimulait davantage encore le zèle et l'ardeur des Dames catéchistes qui voyaient, avec quelle satisfaction, leurs efforts couronnés d'un si prompt et si consolant succès ! Elles se rendaient compte, en effet, que la première communion privée de leurs petits élèves serait le fruit de leur labeur et de leur zèle.

Alors, deux fois par an, à Noël et à Pâques, le saint curé organisait la communion privée de ceux de ces bambins reconnus capables de distinguer entre le pain matériel et l'Eucharistie et ayant quelque connaissance des vérités contenues dans l'acte de foi. Alors, en plein accord avec les parents qui, parfois, donnaient eux-mêmes l'exemple, il les acheminait vers la sainte Table.

Ils étaient là une vingtaine, parfois trente et davantage, ces jeunes communicants, plusieurs d'entre eux tout de blanc vêtus et les autres élégamment endimanchés, même les plus pauvres, parce que leurs Dames catéchistes avaient, auparavant, joué, auprès de leurs parents nécessiteux, le doux rôle de Providence !

Les fidèles suivaient avec intérêt tous les détails de la pieuse cérémonie. C'était, pendant la messe, les prières dirigées par Madame la Présidente, puis venait un cantique, soutenu discrètement par la voix des grandes orgues : « Le voici l'Agneau si doux, le vrai Pain des Anges... ».

Les anges, les voici... C'étaient les petits communicants de l'Œuvre des catéchismes qui s'avançaient alors, les mains jointes, le front incliné, mais d'un pas mal habile vers la Table sainte, entourés de leurs bonnes Dames catéchistes et où les attendait déjà, l'Hostie Sainte entre les doigts, l'heureux pasteur, visiblement ému.

D'autres que lui, d'ailleurs, parmi les parents et les fidèles,

étaient profondément impressionnés par ce joli spectacle, encore nouveau à cette époque, et plus d'un, furtivement, essuyait une larme.

Les Dames catéchistes avaient bien travaillé. L'œuvre commençait à donner à plein rendement.

Le jour des récompenses, c.à.d. à la fin de l'année scolaire, le Serviteur de Dieu y allait de sa paternelle allocution de circonstance aux enfants et à leurs parents. Il donnait ensuite aux plus grands élèves rendez-vous au catéchisme paroissial de première année à la réouverture de septembre et rappelait aux plus jeunes que leurs bonnes Dames les attendraient à la prochaine rentrée de septembre.

Puis venait, au milieu des chants et des fleurs, la remise des prix de sagesse et d'application qui mettaient sur les jolis minois de tous ces garçonnets et fillettes de joyeux sourires et du bonheur plein leurs yeux.

L'AMI DES PAUVRES

Au lendemain de la Commune de Paris, une noble demoiselle, Thérèse Durnerin, (1847-1905) témoin attristée de l'effroyable misère matérielle et morale à laquelle étaient alors réduits tous les pauvres de la grande capitale, résolut, avec quelques personnes dévouées et généreuses, de se porter résolument à leur secours.

Ce furent, en effet, les dramatiques et douloureuses circonstances de la Commune qui donnèrent naissance à cette œuvre importante entre toutes : *L'Ami des Pauvres* appelée ainsi dès son origine et qui embrassait à la fois les corps et les âmes.

Incalculable fut le bien opéré par cet organisme catholique dès ses tout premiers débuts. Que de vies sauvées, de maladies conjurées, de santés restaurées par les secours matériels abondants dont les membres fondateurs de cette nouvelle œuvre vinrent inonder les misérables demeures de tous ces parias du grand Paris, entassés en d'étroites et sordides mansardes, chambres basses aux murs noircis ou taudis infects où l'air et la lumière ne pénétraient qu'à grand'peine !

L'Ami des Pauvres réalisa en ces milieux de désolation des merveilles de charité. Mais qui dira surtout le bien spirituel et moral qu'il opéra dans ces âmes désemparées et dans ces cœurs meurtris par l'abandon de tous et la souffrance à tous les degrés ?

L'œuvre se répandit rapidement à travers la France où les curés lui firent l'accueil le plus empressé, heureux de trouver dans ses mem-

bres dirigeants de précieux auxiliaires pour leur apostolat parmi leurs propres ouailles. Bientôt, l'œuvre vint essaimer en Belgique où les sympathies et le dévouement de Monsieur l'Abbé Fierens, Doyen d'Uccle, désigné à ces fonctions par S. E. le Cardinal de Malines lui assura un prompt et large développement dans toute la région de Bruxelles.

Or, ce fut en 1916, alors que la guerre battait son plein, que *L'Ami des Pauvres*, en la personne de Mademoiselle Laroye, Directrice générale pour la Belgique et ses adjointes Madame Lamort et Mademoiselle Vasseur vint se présenter à Saint François de Sales.

Pareille démarche comblait trop parfaitement les vœux de son curé d'alors, le Serviteur de Dieu l'Abbé Louis Mertens, pour que ce nouvel organisme ne regut pas auprès de lui le meilleur et le plus chaleureux des accueils.

L'Abbé Mertens crut voir, dans ces déléguées de l'œuvre, les messagères de la Providence. Il leur en exprima en termes émus sa profonde et sincère reconnaissance.

Ces Dames, mises au courant, par le saint curé, de l'importance de leur nouveau champ d'apostolat, résolurent d'y passer une huitaine de jours afin d'initier parfaitement à leurs nouvelles fonctions le Comité de St François de Sales et particulièrement ses deux dirigeantes Mesdemoiselles Alice Godin et Laure de Jaer.

Rappelons que l'œuvre a pour but de ramener à Dieu la classe la plus délaissée de la société, celle de laquelle on dit communément qu'il n'y a rien à faire parce qu'il y a tout à faire ; celle enfin dont presque nul ne s'occupe et qui, parce que abandonnée à elle même, vit très souvent en marge des lois civiles et religieuses.

On devine, dès lors, l'immense travail de rechristianisation devant lequel se trouve une œuvre telle que *L'Ami des Pauvres* dans les grands centres populaires, tels ceux des paroisses urbaines, comme Paris, Bruxelles et Liège.

Instruction religieuse, baptêmes d'adultes, premières communions, confirmations, mariages tardifs, l'œuvre doit tout envisager et suffire à tout : ce qui montre, pour le dire en passant, que cet organisme exige, ainsi que nous l'avons dit pour celui des Catéchismes, des membres triés sur le volet, actifs, instruits, dévoués, audacieux, infatigables, autant de qualités que, seuls, réunissent, les chrétiens fervents, commensaux quotidiens de la Table Eucharistique ! Telles furent les précieuses auxiliaires que la Providence envoya au Serviteur de Dieu, l'Abbé Mertens, en guise de pierres fondamentales de sa nouvelle et si apostolique Entreprise.

Pour atteindre son but, *L'Ami des Pauvres* dispose de différents rouages qui, bien employés, se sont montrés, en différents centres, singulièrement efficaces : 1° la réunion hebdomadaire, 2° le catéchisme à domicile, 3° la retraite pascalle et 4° les réunions festives.

1. La Réunion Hebdomadaire.

Les pauvres sont invités à une réunion hebdomadaire qui a lieu dans le local ordinaire de l'œuvre. Celle-ci débute par la prière suivie de diverses recommandations concernant, par exemple, la prière de chaque jour et la messe du dimanche, avis divers et nouvelles relatives aux malades ou aux défunts. Vient ensuite le catéchisme, la pièce de résistance, toujours donné par un prêtre. On termine par une petite tombola où dominent les objets de ménage et les vivres et dont tous les numéros sont gagnants. On distribue les jetons de présence et après un cordial « au revoir » de la Présidente, les pauvres se retirent.

2. Le Catéchisme à domicile.

Celui-ci est, sans contredit, le grand facteur des conversions de *L'Ami des Pauvres*. Mais qui ne voit, dès l'abord, que le succès d'une mission de ce genre repose, avant tout, sur la prudence, la discrétion, l'habileté, la patience et la charité consommée des Catéchistes ? Car dans quel milieu et à quel peuple celles-ci ne vont-elles pas s'adresser ?

Pour se conformer à la loi belge qui proclame que « Tout homme en sa maison est roi ! », ces Dames ont d'abord frappé à la porte du logis et ne sont entrées que sur l'invitation de ses occupants. Néanmoins, à l'entrée de l'étrangère, l'accueil est plutôt froid, parfois glacial.

Voici, en effet, un tableau d'un de ces premiers contacts :

Les membres de la famille sont dispersés, pêle-mêle, dans l'unique chambre qu'ils occupent dans cette pauvre maison du bas-Laveu. Au coin d'un poêle en ruines, où brûle un feu d'escarbilles, se tient le père qui parcourt distraitemment un journal. La mère, en guenilles, cheveux en broussailles, un coquemar en main, s'arrête, soudain, au milieu de la pièce et salue d'un pacifique « bonne nuitte, Madame » la personne qui vient d'entrer. Des enfants sont par ici, par là, l'un jouant avec un mauvais cheval en carton, une fillette de neuf à dix ans crayonne sur une ardoise, peut-être ses devoirs de ce jeudi matin ? Sur le lit du fond, aux couvertures et draps de lit bouleversés, on a jeté un sac à demi rempli. J'ai su, après, qu'il contenait des chiffons provenant de la récolte de la journée et, au pied du lit, dans un petit tonneau dé-

couvert, un invraisemblable mélange d'objets ramassés dans les poubelles des riches quartiers de la ville aux heures matinales. Au dehors, il faisait encore clair. Il était à peine quatre heures et ce n'était pas encore l'hiver. Nous étions alors à la mi-novembre. Mais, dans ce pauvre réduit, régnait déjà une demi-obscurité qui en assombrissait encore les murs dont la chaux avait, d'ailleurs, depuis longtemps, perdu tout son éclat. Un grand garçon d'environ 18 ans est assis devant une tasse de café, un livre ouvert devant lui. Il lit en grignottant une croûte de pain.

Le milieu n'a rien d'accueillant. Mais il faut tout de même faire quelque chose et parvenir à remettre dans ce ménage de l'ordre, de la propreté et un peu de bonheur.

— « Bonjour, cher ami. »

— Pas de réponse.

« Alors, rapportait au Serviteur de Dieu Mademoiselle Thérèse de Jaer, la Visiteuse modèle des toutes premières années de *L'Ami des Pauvres*, mais partie trop tôt pour le paradis; alors, je m'approchai courageusement de l'homme qui lisait et, tout en lui frappant amicalement sur l'épaule, je lui demandai, en pur wallon, des nouvelles de sa gazette ?

De se voir ainsi interpellé dans son patois, l'homme sembla sortir d'un rêve, me regarda avec intérêt et me dit : « Aha ! bondiou, Madame ! » La glace était rompue. Je commençais à respirer. L'homme (il s'appelait François) ajouta aussitôt : « Y n'ya rin d'noû, saf, Madame ! C'est todi l'même » ⁽¹⁾. Cette fois, je crus la partie gagnée. Alors, comme je faisais mine de m'appuyer sur le dos d'une chaise, François comprit aussitôt que je désirais m'asseoir et m'y invita aimablement : « Awé, assiov', dè, Madame ! »

« En quelques instants, je pénétrai dans la place. La conversation, toujours en wallon, s'étendit sur les difficultés du temps, sur la cherté des vivres et des habits, sur les enfants dont la petite Irma fréquentait l'école des « chères sœurs », sur l'incertitude des rentrées que devaient lui fournir ses fonctions de « marchand de cliquottes » ⁽²⁾. Bref, un beau succès ! Je n'aurais pas donné mon bonheur de cette heure-là pour la plus luxueuse et la plus agréable des soirées mondaines ! J'étais heureuse comme une reine ! »

Et comme le bon curé demandait à Mademoiselle de Jaer si la

(1) Il n'y a rien de neuf, savez-vous, Madame. C'est toujours la même chose.

(2) Marchand de chiffons.

porte de ce pauvre ménage lui restait ouverte, l'heureuse Catéchiste lui répondit que, non seulement elle n'avait pas manqué de revoir, dès le lendemain, ses intéressantes conquêtes, mais que ces braves gens, y compris le chef de famille, avaient promis d'assister, désormais, à la réunion hebdomadaire de *l'Ami des Pauvres* » ⁽¹⁾.

3. La Retraite Pascale.

Au temps de l'Abbé Mertens, celle-ci était soigneusement préparée. Bien longtemps avant « l'événement », on attirait l'attention des pauvres, fidèles clients de la réunion du mardi, en ajoutant un « Ave » pour le succès de la Retraite et en les invitant à prier en leur particulier à cette grande intention. Ensuite, quelque quinze jours avant les exercices, les Dames de l'œuvre faisaient le tour de la paroisse et se rendaient dans tous les ménages pauvres, déjà inscrits ou non, pour les inviter à la retraite.

Celle-ci était prêchée par un prédicateur très au courant des habitudes et du langage populaires. La retraite durait trois jours. Il n'y avait sermon que le soir. Le dernier jour, après la réunion au local, où se donnaient les instructions, les Dames conduisaient tous les retraitants à l'église paroissiale où trois ou quatre confesseurs, le curé compris, étaient à leur disposition. On confessait en français, en flamand et en wallon. Les résultats étaient d'ordinaire, très consolants. Le lendemain, la messe de communion avait lieu dans une petite chapelle de l'Institut St Jean Berchmans ; elle était suivie, au local de l'œuvre, dans une atmosphère de joie et d'intimité familiale, d'un succulent déjeuner auquel les heureux convives faisaient toujours l'honneur le plus empressé.

4. Les Réunions Festivales.

Elles avaient lieu à la St Nicolas au lendemain des retraites de Noël et de Pâques. C'étaient de bonnes petites fêtes de famille où le Serviteur de Dieu se prodiguait sans compter. Il voulait procurer à tous ces pauvres déshérités quelques heures de vrai délassement familial. La fête était, d'ailleurs, tout imprégnée de charité. Ces soirs-là, moins que jamais, il n'y avait aucune distance entre les Dames de l'œuvre et leurs chers pauvres, hormis celles que commandaient le respect

(1) Les cas de ce genre se chiffrent par douzaines, mais on ne réussit que dans la proportion de 50 à 75 %.

et les convenances. Alors, mis à l'aise par les bontés et prévenances toutes maternelles de leurs Visiteuses, ces braves gens manifestaient une joie sans pareille qui se reflétait sur leurs visages et dans leurs yeux ainsi que dans la liberté presque enfantine de leurs allures.

A leur entrée dans la salle « du festin » décorée en leur honneur, tous ces convives, venus presque tous de la lie du peuple, hommes et femmes, garçons et filles, se sentaient quelque peu dépaysés. Tout cela était-ce bien pour eux ? Aux murs, des guirlandes et des drapeaux tricolores, sur les tables, nappes et serviettes et surtout un menu froid dont tartes et gâteaux, si estimés des Liégeois, composaient les meilleurs numéros. Pour finir, les hommes avaient un cigare. Les bonbons étaient réservés aux femmes et aux enfants. Souvent un film amusant ou une amicale causerie, avec projections lumineuses, terminait la soirée qui, chaque fois, était pour ces malheureux l'équivalent d'une révélation sur les splendeurs de la charité catholique et jetait dans leurs âmes de salutaires et impérissables impressions.

LES DIRECTIVES DU SERVITEUR DE DIEU.

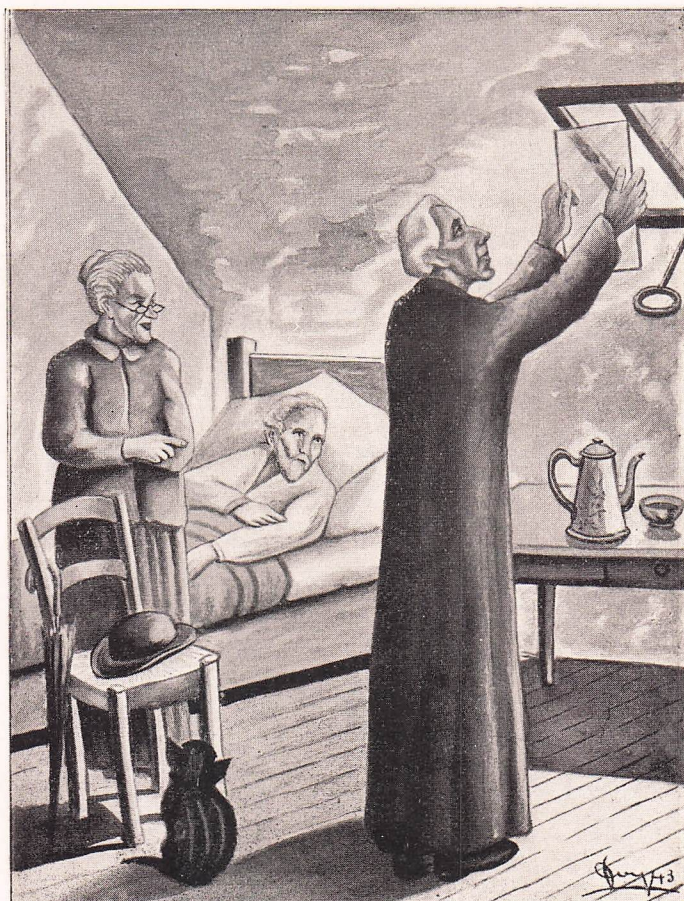
Ce fut au souffle vivifiant du saint curé, c. à d. grâce à ses directives éclairées et constantes que « L'Ami des Pauvres », comme l'Œuvre des Catéchismes, dut son incessant succès et ses triomphes dans toutes ses démarches et ses difficultés.

Nous avons eu l'honneur et l'avantage de joindre la première secrétaire de « L'Ami des Pauvres », Mademoiselle Laure de Jaer qui, il y a trente ans, avec feu Mademoiselle Alice Godin, première présidente, de vaillante mémoire, tint vraiment « L'Ami des Pauvres » de St François de Sales sur les fonts baptismaux.

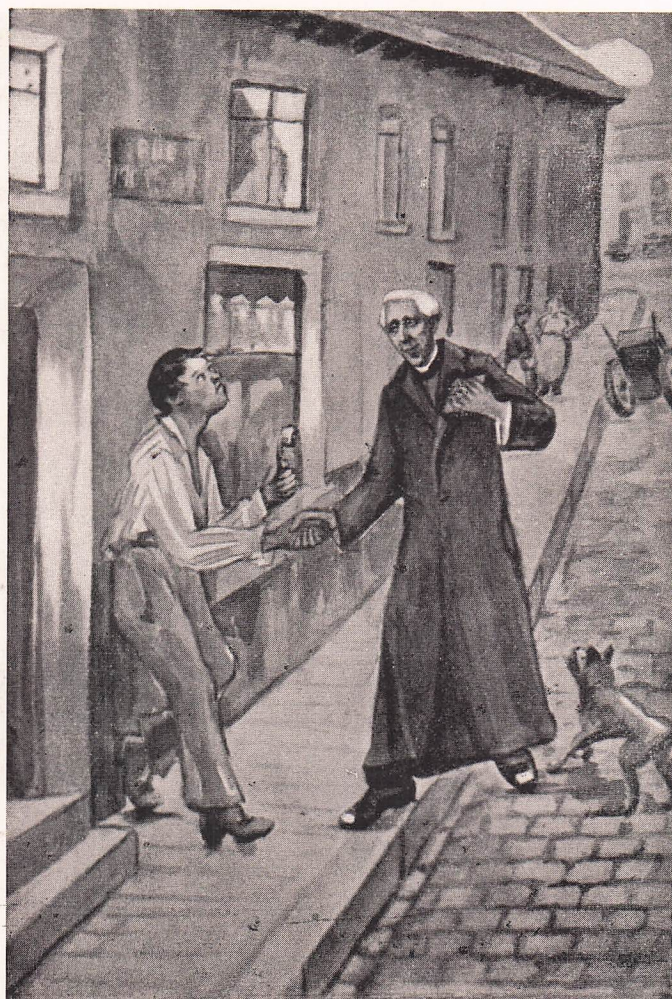
Ce fut à Mademoiselle de Jaer, en effet, et à Mademoiselle Godin que s'était adressé le Serviteur de Dieu pour la fondation de l'Œuvre dans sa paroisse et ce fut sous leur habile direction et grâce à leur infatigable dévouement que « L'Ami des Pauvres » se mit, dès ses tout premiers débuts, à fonctionner avec un si bel élan !

Le nom de l'Abbé Mertens évoqua aussitôt, aux yeux de notre interlocutrice, les plus beaux et les plus heureux souvenirs :

« La sainteté rayonnait sur son visage, nous dit-elle, ses yeux, ses paroles, ses moindres gestes, tout son maintien respirait le zèle de Dieu et des âmes. On sentait que son cœur ne battait que pour cela ! A nos réunions hebdomadaires, que nous trouvions toujours trop courtes, nous étions là, devant lui, tout yeux et tout oreilles. Nous ne per-



Le Serviteur de Dieu prend soin de deux pauvres vieillards abandonnés et s'empresse d'aller remettre un carreau à l'unique lucarne de leur mansarde



Calme et souriant, le Serviteur de Dieu va serrer la main
d'un de ses paroissiens qui venait de l'outrager et le
convertit

dions pas un mot de ce qu'il nous disait. L'impression était profonde. Je me rappelle, comme d'hier, les confidences que nous faisions à ce sujet, à mon amie Mademoiselle Alice Godin et à moi, Mademoiselle Madeleine Closset et Mademoiselle Magnette, toutes deux aujourd'hui religieuses, ainsi que ma cousine Thérèse de Jaer : « Nous marchons en toute assurance ; nous avons un saint pour nous conduire ». — Les autres membres sans distinction, parlaient dans le même sens.

Ces souvenirs-là ne s'effaceront jamais de ma mémoire ».

Alors, à notre prière, Mademoiselle de Jaer voulut bien recueillir et préciser tous ses souvenirs et consigner par écrit, mais rien qu'en quelques mots, les Directives, encore, pour elles, toutes palpitantes d'actualité, que le Serviteur de Dieu donnait habituellement aux zélatrices de « L'Ami des Pauvres » qui fut toujours, avec le « Catéchisme des Dames » son œuvre de prédilection :

« Les zélatrices du Centre de St François de Sales se réunissaient chaque mois sous la direction du Serviteur de Dieu et les dirigeantes au moins chaque semaine.

Après la prière et la lecture du procès-verbal, elles faisaient connaître les différents cas rencontrés et exposaient leurs difficultés, les unes profitant de l'expérience des autres.

Puis venaient l'enseignement et les directives surnaturelles du Serviteur de Dieu.

Avec une grande simplicité, il nous initiait à l'esprit de l'Œuvre qui est un esprit de foi, de prudence, de bonté, de patience, de sacrifice, d'abnégation généreuse, d'apostolat et de zèle.

Il nous disait que c'était avant tout par la prière, le recueillement, la pénitence et l'humilité qu'il fallait se préparer à l'apostolat avant que d'entreprendre aucune œuvre.

Il ajoutait qu'il ne fallait pas prendre pour du zèle l'activité et l'impétuosité naturelles, Notre Seigneur voulant des zélatrices très surnaturelles, des instruments se mettant entre les mains de Dieu inspirés par la foi, soutenus par l'espérance, devenus comme le rayonnement de sa charité.

Il nous inspirait un immense amour pour les pauvres, pour les âmes des pauvres, cette portion choisie de Notre Seigneur.

Il nous pressait d'être des âmes simples, la simplicité ne mettant pas d'obstacle aux lumières et aux inspirations de Dieu. Dieu devant toujours être le terme de l'effort et du dévouement, en sorte qu'il n'y ait plus de place pour le « moi ».

Le Serviteur de Dieu nous disait encore : « Soyez des âmes eucharistiques, des hosties vivantes comme votre admirable fondatrice Thérèse Durnerin.

Enfin, il nous engageait le plus vivement à vivre notre belle devise, si suggestive : « Ecce ancilla Domini » sur laquelle il nous faisait les commentaires les plus édifiants. Lui même, d'ailleurs, était une édification vivante par son humilité, sa simplicité, son onction, par toute sa sainteté. On se sentait devenir meilleure rien qu'en l'approchant. Il rayonnait le surnaturel et ses conseils aux dirigeantes étaient un vrai programme de vie et de sanctification : méditation journalière, récollection mensuelle, retraite fermée annuelle, enfin consécration de sa vie à l'apostolat suivant l'esprit de Dom Chautard si bien exprimé dans son beau livre : « L'Âme de tout Apostolat ».

Rien qu'à lire les lignes qui précèdent, on revoit l'aimable et souriante figure du saint prêtre que fut l'Abbé Mertens ; on entend sa voix, on s'émeut devant le zèle dévorant de cet apôtre qui ne respirait que pour Dieu et pour les âmes et qui, pour Dieu et les âmes, s'était fait le partisan décidé d'un radicalisme absolu, ainsi qu'en témoignent ici ses Directives aux dirigeantes de ses œuvres et ailleurs son vœu de tendre toujours au plus parfait.

Avec un apôtre de cette trempe, comment les œuvres qu'il créa ou dirigea n'eussent-elles pas été bénies ?...



CHAPITRE IV

LE SERVITEUR DE DIEU

L'ABBE LOUIS MERTENS

SA REPUTATION DE SAINTETE

1. — L'EMPRESSEMENT DES FIDÈLES

DES après le décès du Serviteur de Dieu, ce fut partout, dans sa paroisse, le même cri de douleur et de louange : Notre saint curé est mort !

Le soir même de l'événement, un de ses vicaires vint annoncer la nouvelle aux fidèles, à l'issue du salut paroissial. Aussitôt, un « Oh ! » spontané de deuil et de regrets jaillit de toutes les poitrines et bien des yeux se mouillèrent de larmes.

Alors, pendant les trois jours qui suivirent, ce fut à l'Institut un défilé ininterrompu de fidèles de toutes conditions et de tous âges devant la dépouille mortelle de Celui qui venait d'achever, en des circonstances particulièrement impressionnantes, de présider aux destinées éternelles de ses chers paroissiens.

Les pauvres surtout, même en guenilles et les femmes, cheveux au vent, ainsi que les ouvriers en habit de travail, vinrent, nombreux, rendre un suprême hommage à leur bien-aimé curé.

Il était là, étendu sur un lit de parade, revêtu d'ornements violets, comme s'il venait de descendre de l'autel où, hier encore, il avait célébré, avec quelle ferveur et quels violents efforts, sa dernière messe ; messe dramatique où il succomba jusqu'à trois fois !

Maintenant, descendu de l'autel, il ne devait plus y remonter !

Aujourd'hui, il dormait, en effet, son dernier sommeil !

Cependant, à le voir ainsi revêtu des ornements sacrés, on se refuse encore à se mettre devant la réalité et à reconnaître que, vraiment, tout est fini ! — Ce ne sera, se dit-on, qu'un repos momentané. Les traits de son visage ne respirent-ils pas le calme et la sérénité ?

Telles sont assurément les réflexions de ces hommes, de ces femmes du peuple qui se pressent autour de sa couche funèbre, rêveurs, le chapelet en mains, mais sans prière, les yeux fixés, souvent voilés de larmes sur le vénéré défunt dont les mains jointes étreignent un chapelet. Comme au temps de sa vie mortelle, ne va-t-il pas élever la voix pour nous supplier de nous mettre toujours sous la protection de Notre-Dame ? — Ses mains ne vont-elles pas s'ouvrir encore pour nous secourir et, comme hier, nous donner du pain ?

Une femme du peuple est là, au pied du lit funèbre, le visage contracté par la douleur. C'est elle qui vient de parler ainsi. Mais le mort n'a pas répondu. Alors, du coin de son tablier, elle essuie ses pleurs, jette au défunt l'eau bénite rituelle et se retire silencieuse, inconsolable.

A son tour, un ouvrier, en bourgeron de travail, essuie furtivement une larme du revers de sa main calleuse, s'approche de la couche où gît, inerte maintenant, son vénéré pasteur et, gauchement, mais avec quelle émotion et quel respect, dessine sur le défunt un large signe de croix.

La désolation est profonde ; elle est générale.

Mais pourquoi pleurez-vous comme mort celui qui, aujourd'hui, vit dans le ciel où il continuera de se faire le défenseur, l'avocat et le protecteur de tous ceux qu'il vient de quitter ?

La veille des funérailles du Serviteur de Dieu, un de ses paroissiens s'en vint prier auprès du corps de son vénéré pasteur. Il est inquiet. Sa femme est sur le point d'être mère. Mais son état est si grave que les médecins ont perdu tout espoir. Il s'en était allé confier ses inquiétudes aux Dames du Sacré-Cœur à Cointe, proches voisines de la paroisse St François de Sales : « Allez donc, leur répondirent-elles, allez prier auprès des restes mortels de votre saint curé ! »

Alors, plein de confiance, cet homme s'en fut se recueillir auprès du vénéré défunt et lui demanda avec instances qu'une fois rentré chez lui, il ait le bonheur de n'y trouver que la joie ! Et il en fut ainsi. Sa prière avait été pleinement exaucée.

Le jour même des obsèques, après la cérémonie, un autre paroissien accosta, chemin faisant, un confrère du Serviteur de Dieu et, à brûle-pourpoint, lui fit ces intéressantes déclarations : « Monsieur l'Abbé, j'avais négligé mes devoirs religieux pendant trente ans

consécutifs à la suite d'une réprimande entendue en confession. Toutefois, par politesse, je continuais à pratiquer, mais mon cœur était étranger à mes actes. En voyant passer dans nos rues, ce prêtre si modeste, si humble, si bienveillant pour tout le monde, je fus touché jusqu'au fond de mon âme. La vue de sa dévotion à l'autel, de sa conviction, de sa sainteté me ramenèrent à Dieu et, un jour, je l'accostai en pleine rue et lui fis là une confession presque publique. — Je tiens, aujourd'hui, en vous racontant cela, à rendre un hommage de gratitude à notre digne curé. »

Ce fut aussi à qui aurait le moindre « souvenir » du défunt. La Directrice d'un Etablissement communal nous écrivait alors à ce propos : « Oserais-je vous demander une petite chose ayant appartenu à Monsieur le curé : médaille sans valeur, image, signet ou n'importe quoi ? Je sais bien que ces menus objets auront été réclamés par tous les vôtres, mais peut-être en trouverez-vous encore un à mon intention ? »

Depuis le lendemain de sa mort, je me suis mise à l'invoquer, et j'ai foi dans son aide surnaturelle, comme lorsque je recevais ses encouragements pendant sa vie. »

Au cours de la dernière messe du Serviteur de Dieu, un de ses paroissiens, le voyant faiblir au moment de la consécration, s'approcha de lui et l'aida, avec le plus grand soin et une sorte de tremblement respectueux, à élever le calice consacré. « Ce qui sera, nous confiait ce Monsieur, un des plus chers souvenirs de ma vie ! »

2. — L'ELOQUENCE DES TEMOIGNAGES

Au lendemain de la mort de l'Abbé Mertens et, plus tard, quand parut la première édition de « sa vie », nous avons reçu de nombreuses lettres qui, toutes, rendent le même hommage ému à la mémoire du Serviteur de Dieu.

Pour l'édification de nos lecteurs, nous en rapportons quelques unes dans ce chapitre. Comme on le verra, ces lettres émanent de tous les rangs de la société, depuis S. E. l'Evêque de Liège jusqu'à l'humble fille qui fut au service de notre saint, en passant par ses anciens élèves, prêtres et religieux, qui l'approchèrent de plus près.

Cette fois, la louange vient du dehors, ce qui lui donne avec, parfois, le recul des années, une valeur toute particulière.

Lettre de S. E. Monseigneur Rutten, Evêque de Liège

Très Révérend Père Provincial,

Il est vrai que j'eus toujours une grande estime pour Monsieur l'Abbé Mertens, curé de la paroisse St François de Sales, annexée à votre Communauté de Liège.

Ses confrères religieux, ses paroissiens et ses collègues du clergé le vénéraient comme un saint.

Personnellement, je ne puis que souscrire à l'appréciation de tous. Son humilité profonde, son esprit surnaturel, son zèle pour le salut des âmes se manifestaient en son maintien et dans tous ses actes bien qu'il cherchât à dérober aux yeux des fidèles ses vertus vraiment admirables. Sa vie et sa mort furent celles d'un saint.

M. H. RUTTEN,
Evêque de Liège.

**Lettre de Monsieur l'Abbé Mauquoy, alors vicaire à Etterbeek,
actuellement curé à Saint Joseph à Louvain**

Révérend Monsieur le Directeur,

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître personnellement, mais j'éprouve un si grand besoin de dire à un confrère du bien cher et regretté Monsieur Mertens la douleur que j'ai éprouvée ce matin en apprenant la nouvelle de son décès, que je ne résiste pas au désir de vous écrire.

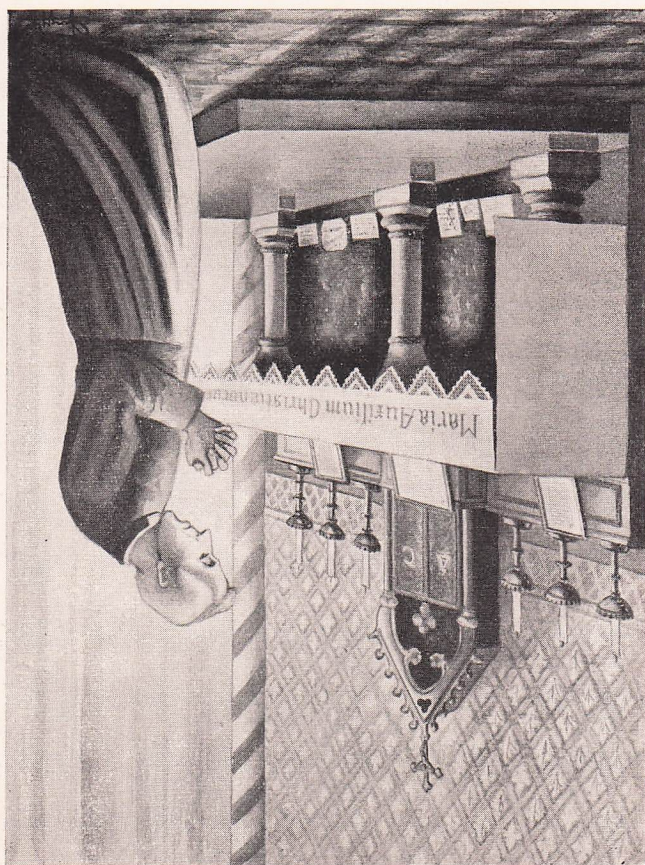
Le meilleur souvenir de ma vie est attaché à Celui qui vient de mourir.

J'avais sept ans. Il s'était intéressé au petit élève de neuvième préparatoire qui était son pénitent. Je me rappelle, comme d'hier, les délicatesses de sa direction. Jamais prêtre n'eut, comme lui, une influence plus décisive sur ma vie. C'est lui qui m'initia à la piété, à l'amour de Jésus et de Marie. C'est lui qui me fit désirer le sacerdoce, c'est encore lui qui me fit mes premiers règlements de vacances.

S. E. Monseigneur Rutten, Evêque de Liège, arrivant à
Saint François-de-Sales pour y présider une grande cérémonie
religieuse et patriotique est reçue par le Serviteur de Dieu
(1917)



EN PRIERE. — Après sa messe, le Serviteur de Dieu se plongeait dans une fervente action de grâces dont rien n'arrivait à le distraire.



Vous devinez quels furent mon saisissement et mon émotion lorsque j'appris la grande et triste nouvelle : Monsieur l'Abbé Mertens est décédé !
En un instant, tout me revint en mémoire : et les jours que nous avions travaillés ensemble et la pitié du regrette défunt et sa mansuétude et son humilité profonde et son esprit de sacrifice poussé jusqu'à l'héroïsme...

Mon révérend et cher père,

Namur, le 1^{er} mai 1920.

Lettre du R. P. Jos. Allard, Rédemptoriste, qui, en compagnie du R. P. Despas, prêcha la Mission de 1920 à la suite de laquelle mourut le Serviteur de Dieu

L'Abbé Jules MAUQUOY.

A Tirlemont, il y a vingt cinq ans, il avait déjà la réputation d'un saint.
Depuis lors, je n'ai cessé d'être en rapport avec lui. Je me rappelle encore combien j'ai pleuré quand il m'annonça, pendant les grandes vacances, son départ du Collège Notre-Dame et la lettre de remerciements que mon regrette père me confia pour lui. Il m'avait fait tant de bien ! Oh ! qui dira l'ascendant d'un saint prêtre sur une âme d'enfant et l'empreinte qu'elle y marque pour la vie et l'éternité !
C'est encore lui qui m'encouragea au recrutement des vocations sacerdotales et religieuses et voulut bien admettre à Liège plusieurs de mes protégés.
Aussi, la nouvelle de sa mort m'a-t-elle profondément affecté. C'est quelque chose de moi-même qui s'en va...
Oh ! bien sûr qu'au ciel, il priera pour celui qui lui doit sa vocation et obtiendra du divin Maître qu'il y réponde plus fidèlement.
Veuillez donc agréer, Monsieur le Directeur, pour toute la famille Salestienne, l'expression de mes sincères condoléances. Elle comptera désormais un saint de plus au ciel.

Le jour où je lui ai proposé de s'offrir en victime pour les fidèles de sa paroisse, il jubilait. Il me dit simplement : « Je ne demande pas mieux, mon Père, mais je veux le faire sérieusement et sincèrement, dans l'espoir d'être exaucé ».

— Le Bon Dieu l'a pris au mot.

Le T. R. Père Provincial m'a dit combien il avait été édifié de sa démarche en vertu de laquelle il demandait la permission de s'offrir en victime et de mourir pour ses paroissiens. Il était mûr pour le ciel !

On se demande après tout s'il faut s'attirer d'une pareille mort ? Sans doute, c'est une perte sensible pour votre chère Congrégation, pour la paroisse, mais si c'est un saint de moins sur la terre, c'est un saint de plus au ciel !

Les Salésiens peuvent en être fiers et tous, nous avons à rentrer en nous-mêmes au souvenir de tant de vertus et d'une mort si édifiante !

Pendant les quinze jours que nous l'avons connu plus spécialement, mon confrère et moi n'avons jamais pu remarquer la moindre altération dans sa douceur, le moindre ralentissement dans son zèle pour le bien des âmes. On ne ménageait cependant pas les remarques, les observations, les reproches, les critiques. Il a tout supporté et enduré avec la modestie d'un enfant ou plutôt d'un saint.

A ma rentrée à Namur, j'ai pris connaissance de la lettre de faire-part que vous m'avez adressée ; d'autre part, les Pères de Liège m'avaient également envoyé la leur. Cette fois, il n'y avait plus moyen d'en douter, je devais me rendre devant la réalité.

Longtemps encore, les dernières paroles du saint Abbé Mertens retentiront à mes oreilles, ses exemples de haute vertu brilleront à mes yeux, le souvenir de sa bonté, de sa condescendance poussée à l'excès embannera ma vie.

Puisse les paroissiens de St François de Sales retirer une grande leçon de cette précieuse mort ! Puisse-t-ils apprécier le grand sacrifice de leur regretté pasteur qui, dans toute la force du terme, a donné sa vie pour ses brebis ! Alors, la grande mission de 1920 aura été fructueuse non seulement pour quelques jours ou semaines, mais pour toute leur vie.

Veillez, mon cher Abbé, présenter mes condoléances religieuses au T. R. P. Provincial et à toute la Communauté des bons Pères dont nous fûmes les hôtes obligés. Je serai très honoré et très consolé de vous revoir et de parler de notre très regretté et saint curé, l'Abbé Mertens, à l'occasion du renouvellement de la Mission. Votre tout dévoué en N. S.

Jos. ALLARD, C. ss. R.

Extrait d'une autre lettre du R. P. Allard

Namur, le 15 mai 1920.

Mon révérend et cher père,

Je suis encore tout ému en vous transcrivant les dernières paroles de l'Abbé Mertens au pied de l'autel.

Jamais, je n'oublierai l'ardeur, la joie avec lesquelles votre saint curé a accepté mon invitation ce jour là. J'ai eu comme un pressentiment qu'il serait exact, car il avait pris la chose trop à cœur et n'en négligeait pas le moindre détail. Il s'est fait dicter par le R. P. Despas les prières par lesquelles il devait s'offrir pour sa paroisse. Il me demanda de pouvoir transcrire des passages de mon sermon pour en rappeler quelques points principaux après la Mission.

Je suis vraiment consolé d'avoir en ma possession cette petite carte où se trouve inscrite, de sa main, sa sentence de mort ou plutôt son sublime sacrifice.

Ah! comme je le revois souvent au saint autel, à l'église, partout, et toujours dans la même attitude de la prière et d'une mansuétude qui émeut.

L'avez-vous considéré pendant les exercices du soir à la mission? Il était à genoux devant l'autel de N.-D. Auxilia-trice, les mains jointes devant la statue éclairée. Avec quelle confiance il recommandait nos chers auditeurs! Comme j'étais encouragé en le voyant! Comment notre mission n'eut-elle pas été bénie?

Excusez mes longueurs. Cela me fait tant de bien de parler de votre saint curé! C'est une figure dont je ne puis détacher mes regards. Son seul souvenir me transporte.

Jos. ALLARD, C. ss. R.

Malines, le 18 janvier 1928.

.....

J'eus bien vite la persuasion d'habiter avec un saint.
Sans parler de sa bienveillance à mon égard, tant au point
de vue spirituel que matériel, j'étais traitée comme l'enfant
de la maison.

Monsieur l'Abbé Mertens était très doux pour les au-
tres, mais sévère pour lui-même.
Quand Monsieur Mertens devait aller s'entretenir au
pensionnat avec un étudiant, il venait d'abord me trouver
et nous devions prier ensemble à genoux devant un crucifix
pour le bon résultat de sa démarche.

Le soir, on priait longtemps ensemble devant le cruci-
fix. Les prières se terminaient toujours par un examen de
conscience et un acte de contrition. Après cela, je pouvais
me retirer, mais Monsieur Mertens priait encore longtemps.
Le matin, je ne pouvais mettre sur la table que du pain
sec. A midi, il buvait du vinaigre de vin, probablement pour
mortifier le goût. Je sais aussi qu'il portait un cilice dont
je pourrais vous montrer le modèle.

Monsieur l'Abbé Bols, curé d'Alsenberg, qui était alors
le confesseur du Serviteur de Dieu, était absolument persua-
dé d'avoir à faire à un saint et il m'a dit personnellement :
« Un jour, Monsieur Mertens sera canonisé. » — Monsieur
l'Abbé Bols disait aussi qu'il faisait beaucoup de pénitences.
Pour moi, je ne le voyais jamais sans rien faire. Il était
toujours en prières. Je puis dire que je n'ai jamais trouvé
une faute en lui, mais il faisait le bien partout où il allait,
toujours plein de miséricorde pour les autres.

Virginie QUEROLLES.

Lettre de Monsieur l'Abbé Ph. Van Stappen, ancien curé d'Hanswyck,
confesseur du Serviteur de Dieu

Malines, le 25 janvier 1927.

Mon Révérend Père,

Je suis on ne peut plus heureux de pouvoir contribuer
à la glorification de votre saint confère, Monsieur l'Abbé
Mertens.

Je l'ai connu très intimement pour avoir dirigé cette
âme d'élite comme confesseur pendant que j'étais directeur
au couvent des sœurs de l'Union du Sacré-Cœur à Hougaerde.
Monsieur Mertens était alors professeur au Collège Notre-
tre-Dame à Tirlemont (1889-1896).

Chaque semaine, il faisait la route d'une lieue de Tir-
lemont à Hougaerde, par n'importe quel temps.
Je me saurais vous dire combien d'années je l'ai dirigé.
Ses confessions hebdomadaires m'ont toujours profondément touché et édifié.

Un jour, je l'ai vu pleurer comme il me disait : « Main-
tenant, je comprends mieux que jamais combien Notre Sei-
gneur doit souffrir à la vue de nos ingraturités. J'aimai sin-
cèrement mes élèves ; je ne leur veux que du bien ; je tra-
vaille, je prie pour eux et, cependant, un grand nombre ne
répond guère à mes soins. Oh ! comme j'en souffre ! » Et il
pleurait abondamment.

Toute sa conversation ne roulait que sur des sujets
pieux.

Sa vocation religieuse, qu'il avait longuement mûrie, a
été définitivement arrêtée à Hougaerde de concert avec son
confesseur dans la maison que j'occupais alors à Hougaerde.
Après son entrée au couvent, il m'a écrit bien des fois
pour me demander le secours de mes prières. Ses lettres

étaient édifiantes. Il m'envoyait régulièrement ses tracts ⁽¹⁾.
Un jour, il m'amena Don Rua, successeur de Don Bosco ⁽²⁾. Ils ont déjeuné chez moi. Leur visite m'a laissé une
profonde impression.

Ph. VAN STAPPEN,
curé d'Hanswyck.

Extrait d'une lettre du R. Père De Ridder, Rédemptoriste

Anvers, le 21 février 1929.

Je suis heureux d'apprendre que vous avez commencé
à écrire la vie de votre saint confère. Puissiez-vous réussir
pleinement et puisse le Bon Dieu en tirer sa gloire.
J'ai très bien connu votre vénéré confère.

Sa tante, Mademoiselle Mertens, personne solidement
pieuse, qui passe aujourd'hui les quatre vingts, m'en a maintes
fois parlé. Son Louis, comme elle disait, passait parfois
chez elle pour recommander ses œuvres. Elle me l'a toujours
dépeint comme étant un homme tout à fait spirituel qui ne
tenait pas à la terre et ne vivait que pour Dieu et pour les
âmes.

Il était difficile d'en obtenir d'autres visites que celles
que la charité lui dictait et alors encore, il était impossible
de le retenir au delà du temps que fixait la charité et les
bien-séances. « Louis, disait-elle, vivait en d'autres sphères. »
Je ne me rappelle plus comment je fis la connaissance
de Monsieur l'Abbé Mertens. Toujours est-il que nos rela-
tions devinrent plus suivies quand je fus attaché à la maison
de Liège pour faire partie du conseil de vigilance contre le
Modernisme institué par feu S. E. Monseigneur Rutten. El-
les s'accrourent encore pendant la guerre 1914-1918 lorsque,

(1) Pendant son Directorat de Gand, le S. de Dieu envoyait chaque mois à ses
bienfaiteurs une image avec quelques pensées pieuses.
(2) Don Michel Rua, premier successeur de Don Bosco, né en 1837, succéda à
Don Bosco en 1888 et mourut en odeur de sainteté le 6 avril 1910. Sa Cause de Béa-
tification est introduite en Cour de Rome.

un couvent de la rue Hors-Château, je remplissais les fonctions d'Econome.

Le cher et vénéré défunt venait me confier ses petites difficultés et voulait souvent connaître mon avis avant de hasarder l'une ou l'autre démarche ou entreprendre quelque affaire.

J'ai toujours admiré son esprit surnaturel, sa pleine droiture d'âme en même temps que sa prudence et sa charité consommée lorsqu'il s'agissait du prochain. Jamais je n'ai remarqué en lui quelque humeur ou quelque laisser-aller trahissant trop la nature, car son âme était habituellement recueillie en Dieu.

Il était aussi très mortifié. Jamais, je n'ai réussi à lui faire accepter la moindre chose à boire ou à manger, sinon une seule fois, comme je le dirai, et dans un cas qui mit singulièrement en relief sa grande vertu. Cependant, il venait bien souvent vers l'heure du repas c. à d. entre 11 h. 1/4 et midi. Je le voyais parfois si exténué que j'en avais pitié. Cependant, j'avais beau insister et le prier, rien n'y faisait. Bref, d'une grande bonté et indulgence pour les autres, il était très mortifié et sévère pour lui-même.

Quand, la même année (1916), au mois de juin, il vint me demander de prêcher à l'occasion de l'Adoration ou de la fête du Sacré-Cœur, combien il était attentif à unir le zèle apostolique des âmes à la prudence chrétienne que recommandait l'occupation ennemie.

J'eus alors aussi l'occasion de constater sa grande et profonde dévotion au Sacré-Cœur de Jésus nous léguant la Sainte Eucharistie comme gage de son amour.

J'ai pu constater de même sa grande charité par l'admission de deux pauvres orphelins de la guerre, nonobstant la somme modique que je pus recueillir pour leur entretien et les maigres ressources dont il disposait lui-même.

.....
Votre très humble serviteur en J.-C.

L. DE RIDDER, C. ss. R.



REFLEXIONS SUR LA SAINTE,
EXTRAITS
DE SON JOURNAL SPIRITUEL

LE SERVITEUR DE DIEU
L'ABBE LOUIS MERTEIS

CHAPITRE V

LA SAINTETE ACCESSIBLE A TOUS PAR LA FIDELITE A L'ORDRE DE DIEU.

L'ORDRE DE DIEU.

A. — *Ce qu'il est.*

LORDRE de Dieu, le bon Plaisir de Dieu, la Volonté de Dieu, l'Action de Dieu, la Grâce, tout cela est *une seule et même chose* en cette vie.

I. — L'Ordre de Dieu :

- a) c'est Dieu travaillant à rendre l'âme semblable à Lui ⁽¹⁾ ;
- b) la perfection, la sainteté, n'est autre chose que la coopération fidèle de l'âme à ce travail de Dieu.

Ce qui nous arrive à chaque moment par l'ordre de Dieu est ce qu'il y a de plus saint, de plus divin et de meilleur pour nous.

Toute notre science consiste à connaître cet Ordre de Dieu du moment présent, parce que l'Ordre de Dieu (ou sa divine volonté) est la vie de l'âme.

(1) C'est, en effet, dans « l'union de ressemblance » avec Dieu que consiste la sainteté, ainsi que le dit St Jean de la Croix dans son *Traité : La Montée au Carmel* (liv. II, ch. V). Cette union est appelée « de ressemblance », dit le même auteur, p.e.q. la volonté de l'âme et la volonté de Dieu sont tellement semblables et uniformes que l'âme veut tout ce que Dieu veut et ne veut rien que cela. — C'est ce que le Serviteur de Dieu avait parfaitement compris et sut mettre en pratique pendant toute sa vie.

Done, à chaque moment et à l'égard de tout, il faut dire comme Saint Paul : « Seigneur, que voulez-Vous que je fasse ? »... Non pas ceci ou cela, mais tout ce que Vous voudrez :

La présence de Dieu qui sanctifie nos âmes est cette habitation de la Sainte Trinité qui s'écoule au fond de nos cœurs, lorsque nos cœurs se soumettent à la Divine Volonté.

II. — Cette fidélité à l'Ordre de Dieu est également à la portée de tous, soit dans sa pratique *active*, soit dans son exercice *passif*.

La pratique *active* de la fidélité consiste dans l'accomplissement des devoirs qui nous sont imposés :

1° soit par les lois générales de Dieu et de l'Eglise ;

2° soit par l'état particulier que nous avons embrassé et les devoirs de notre charge.

L'exercice *passif* de la fidélité consiste dans l'acceptation amoureuse de ce que Dieu nous envoie à chaque instant.

Donc il importe d'accepter ce que, d'ailleurs, l'on ne pourrait le plus souvent écarter, et de souffrir avec amour, c.à.d. avec consolation et suavité, ce qu'on souffre trop souvent avec ennui et dépit.

Comparaisons :

Voilà le grain de sénevé...

Voilà la drachme évangélique...

Voilà le trésor qu'on ne trouve pas, hélas ! parce qu'on le suppose trop loin pour le chercher !

B. — *Fruits de cet exercice :*

b) *La Paix intérieure.*

L'âme qui ne s'attache pas uniquement à la volonté de Dieu, ne trouvera pas plus son contentement (la paix) que sa sanctification dans les divers moyens qu'elle pourra essayer et dans les exercices même les plus excellents.

Une âme ne peut être véritablement nourrie, fortifiée, purifiée, enrichie, sanctifiée que par cette plénitude (de l'action divine, de la volonté divine) du moment présent.

L'Ordre de Dieu donne à toutes choses, pour l'âme qui s'y conforme, un prix surnaturel et divin.

Tout ce que l'Ordre de Dieu impose, tout ce que l'Ordre de Dieu renferme et tous les objets sur lesquels l'Ordre de Dieu se répand, deviennent sainteté et perfection, car sa vertu n'a pas de bornes ; elle divinise tout ce qu'elle touche.

Les moments donnés à l'accomplissement de ses devoirs sont pour l'âme les plus précieux et les plus salutaires, par cela même qu'il lui donnent l'assurance indubitable qu'elle accomplit le bon plaisir de Dieu.

b) Le Secret de la Sainteté.

L'accomplissement des devoirs d'état et l'acceptation des dispositions de la Providence, voilà le lot commun de tous les saints.

La sainteté est tout entière dans la soumission des saints à l'Ordre de Dieu ; soit dans l'accomplissement des devoirs extérieurs, soit dans les dispositions intérieures (d'amour, du cœur).

Si l'on savait le mérite caché dans ce qu'on a sous la main à chaque instant (les devoirs journaliers et les actions ordinaires) ! ;

Si l'on pouvait se persuader que le fond de la sainteté consiste dans les choses dont on ne fait point de cas, hélas ! ;

Si l'on savait que la vraie pierre philosophale est la soumission à l'Ordre de Dieu qui change en or divin toutes nos occupations, tous nos ennuis, toutes nos souffrances, *que nous serions heureux !* ;

Quelle consolation et quel courage nous puiserions dans cette pensée que pour acquérir l'amitié de Dieu et toutes les gloires du ciel, il n'y a pas plus à faire que ce que nous faisons ; il n'y a pas plus à souffrir que ce que nous souffrons ; ce que nous laissons perdre, ce que nous comptons pour rien suffirait à acheter une sainteté éminente.

Apprenons donc à tout le monde qu'il n'y a rien de si aisé, de si commun, ni de si présent dans les mains de tout le monde que la sainteté.

Le bon et le mauvais larrons n'avaient pas des choses différentes à faire et à souffrir pour être saints.

Ainsi deux religieux (ou deux chrétiens) dont l'un est mondain, léger et dissipé et l'autre tout intérieur, recueilli et spirituel, n'ont rien de plus à faire et à souffrir l'un que l'autre.

O mon âme, il ne vous en coûtera pas davantage pour vous sanctifier ; faites ce que vous faites, souffrez ce que vous souffrez, il n'y a que votre cœur (c.a.d. votre volonté) à changer.

Oui, la sainteté du cœur est un simple « fiat », une simple disposition de volonté conforme à celle de Dieu ; qu'y a-t-il de plus aisé ? — Car qui ne peut aimer une volonté si aimable et si bonne ? — Aimons-la donc et par ce seul amour, tout en nous deviendra divin.



CHAPITRE VI

LE SERVITEUR DE DIEU

L'ABBE LOUIS MERTENS

SES MAXIMES SPIRITUELLES



LES DERNIERS SACREMENTS. — Le matin du 25 avril 1920, jour de sa mort, le Serviteur de Dieu reçoit les derniers sacrements des mains du T. R. Père Provincial, Don Paul Virion.



LA TOMBE DE SAINT-GILLES. — C'est au cimetière de Saint-Gilles, sur les hauteurs de la ville de Liège, que, du 28 avril 1920 au 6 mai 1943, reposa la dépouille mortelle du Serviteur de Dieu.

1. *Sa devise* : « Tout par amour pour Jésus, avec le plus grand soin, pour la plus grande gloire de Dieu. »

2. Concentrons sur l'action qui nous occupe tout notre esprit et toute notre application pour la faire le mieux possible, *comme Jésus*.

3. Dans le moment présent, n'être attentif qu'à *Dieu en moi* !

4. La patience est la science de la paix du cœur malgré les adversités. Donc, voir *Dieu en tout* !

5. Ma pensée dominante doit être *la gloire de Dieu* en faisant tout pour l'amour de Jésus, Marie et Joseph et à l'imitation de Jésus.

6. Mon Jésus, veuillez être pour moi, comme pour sainte Gertrude, le Dieu qui se fait tout en toutes choses : Force, Vie, Science, Nourriture, Vêtement, et tout ce qu'une âme aimante peut désirer. Je veux demander cela dans toutes mes prières, sainte Messe, Heures, Repas, Travail.

7. Je demanderai un plus *grand désir de la sainteté*, puisque j'en suis peut-être à mes derniers jours et que tout passe. Quelle sottise de ne pas être saint ! Qu'importe s'il y a encore tant à faire. Dieu ne me demande que ma bonne volonté.

8. Saint, je désire l'être ; donc *je prierai pour* le devenir. Saint, je veux l'être ; donc *je travaillerai* pour le devenir. Saint, je le serai, en m'efforçant *d'imiter* Jésus-Christ.

9. A l'exemple du Vénérable Don Bosco ⁽¹⁾, je veux que toutes mes paroles et mon visage respirent la *douceur* et la *charité*.

10. Pour tendre à la sainteté par l'imitation de Jésus-Christ,

(1) Don Bosco a été canonisé le jour de Pâques, 1^{er} avril 1934.

je m'appliquerai avec un soin tout particulier à la pratique de la *charité*. Je travaillerai à la rendre surnaturelle et cordiale, regardant « le cher prochain » comme dit saint François de Sales, en la poitrine du Sauveur qui meurt d'amour pour lui.

11. Une seule chose est *nécessaire* : aimer Dieu et sauver son âme.

12. Sans Dieu, on ne peut jamais avoir une véritable *paix*.

13. Tout ce qu'on ne fait pas pour Dieu, devient un *tourment*.

14. Quiconque tiendra son intention toujours élevée vers Dieu avec un cœur pur et simple, et rendra son âme tellement vide de l'affection aux créatures qu'il ne sera touché pour elles ni d'un *amour déréglé* ni d'un *déplaisir sensible*, sera très propre à recevoir la grâce et digne d'obtenir le don d'une ardente piété.

15. Pas d'esprit de prière sans la pieuse habitude de *s'entretenir avec Jésus*, souvent, très souvent, par de pieuses aspirations et des oraisons jaculatoires.

16. Pour nous élever au plus haut degré de la perfection, les *croix de Providence* que notre état nous fournit à chaque moment nous ouvrent un chemin bien plus sûr et bien plus court que les états et les œuvres extraordinaires.

17. Une vertu parfaitement pratiquée est pour nous la source de la perfection et de la sainteté.

18. L'œuvre de notre perfection réclame beaucoup d'énergie. Chaque jour, il faut remettre la main à l'œuvre.

19. Mon modèle : Jésus ! — Quelle majesté, quel calme, quel recueillement ! Cependant, Il avait tant à faire, tant de pécheurs à convertir !

20. Ayons pour les pécheurs, tout l'amour, la miséricorde de Jésus.

21. Sans lutte, sans mortification, impossible de parvenir à la perfection. C'est une nécessité, étant données les suites du péché originel.

22. Les joies de l'éternité seront d'autant plus profondes et plus intenses que la vie présente aura compté plus de douleurs et d'humiliations !

23. On peut tout entreprendre lorsqu'on se confie pleinement en Dieu !

24. La présence de Dieu en moi et autour de moi ! Oh ! la belle et riche pensée !!!

25. La présence de Dieu doit toujours être accompagnée de la prière et de l'amour.

26. L'unique affaire, c'est de travailler pour Dieu, uniquement pour Dieu, comme Jésus-Christ !

27. Tous les matins, s'estimer heureux de pouvoir acquérir de nouveaux mérites pour le ciel !

28. *La prière. Son importance dans l'apostolat.*

La prière est le premier, le plus important, le plus sûr des moyens pour sauver les âmes ! C'est pour cela que Jésus-Christ a prié toute sa vie, comme s'il eut été impuissant à sauver le monde sans la prière !

Et que fait encore maintenant Jésus-Christ dans le tabernacle, sur tous les autels du monde, depuis dix-neuf siècles ?...

Il prie pour sauver.

Que fait Jésus-Christ dans le ciel ? Comme homme, Il montre à son Père ses plaies glorieuses, Il prie, Il intercède continuellement pour nous.

Oui, la prière, c'est le premier moyen, c'est le grand levier.

Un jour, N. S. Jésus-Christ dit à Sainte Madeleine de Pazzi : « Vois, ma fille, comme les chrétiens sont entre les mains du démon ! Si mes élus ne les délivraient par leurs prières, ils deviendraient sa proie ! »

Et cette sainte, enflammée d'un pieux zèle pour le salut des âmes, offrait au Seigneur, cinquante fois le jour, le sang du divin Rédempteur, Jésus-Christ, pour le salut des âmes !

29. La rudesse perd tout, aigrit les cœurs, engendre la haine et le bien qu'elle fait, elle le fait de si mauvaise grâce qu'on ne lui en sait pas gré.

La douceur, au contraire, affirme encore St François de Sales, manie le cœur de l'homme à volonté et le façonne selon ses desseins.

Bienheureux les hommes doux : ils posséderont la terre, c.à.d. qu'ils seront les maîtres des cœurs et toutes les volontés seront entre leurs mains.

30. Il y a parfois des religieux, des prêtres qui cherchent à faire les choses au plus vite, au plus vite.

Or, je crains qu'en prenant le train rapide dans le service de

Dieu, on ne soit obligé, après la mort, de prendre le train banlieu qui nous conduira du Purgatoire au ciel. (Avis à des novices).

31. Quand on commet un péché véniel volontaire, le cœur ne bat plus, comme il devrait battre, uniquement pour l'amour de Dieu.

32. La patience est la science de la paix du cœur, malgré les adversités.

33. Ce n'est pas la science qui manque à la terre, c'est l'amour, c'est la docilité, c'est l'abandon à la divine opération.

Oh ! qu'il est sage de laisser faire le divin Chef, de rester à sa place, d'accomplir fidèlement ses obligations, de subir son action d'accueillir ses grâces, de se laisser transformer, façonner, mouvoir, tourner et retourner au gré de Jésus !

O bonne Mère, Vierge Marie, Cœur Immaculé, obtenez-moi cette grâce. Emportez-moi dans vos bras, ô divin Char d'Israël !

35. Marchons toujours notre petit train : cherchant le calme et la confiance.

De nos insuccès, après nos fautes, etc., humilions-nous dans le calme et la confiance et de nos succès, rapportons-en la cause à Dieu et à Dieu seul.

36. Un signe de prédestination, c'est le désir ardent et sincère de faire toujours des progrès dans la voie de la perfection et de chercher à en faire dans l'amour de Jésus et la confiance en Lui.

37. Je puis mourir aujourd'hui. L'essentiel, c'est de bien faire ce que j'ai à faire chaque jour.

38. Il faut tout quitter pour trouver tout. Il faut vider son cœur de tout et ne chercher en tout que le bon plaisir de Dieu.

39. *L'humilité*. — Sa Définition : l'humilité n'est que le courage de la vérité appliquée à soi-même.

Or, que me disent à ce sujet ma conscience et ma foi ?

Par exemple au sujet du passé : Où serais-je maintenant sans l'infinie miséricorde de Dieu ?

Mode de l'humilité : Que votre humilité n'ait rien de triste ni de sombre : elle doit être pleine d'amabilité et de grâce. Il faut donc la pratiquer avec allégresse et gaieté de cœur, dit St François de Sales.

Son Importance — Sa Nécessité — L'humilité est comme la tige qui unit les trois feuilles du trèfle. Celles-ci représentent les trois vœux de religion. Enlevez la tige et les trois feuilles tombent, se dispersent et disparaissent.

L'humilité est donc la gardienne de toutes les vertus. Voilà pourquoi Jésus nous dit : « Apprenez de Moi que Je suis doux et humble de Cœur ».

L'humilité est aussi à la racine de toutes les vertus :

L'humilité n'est pas seulement une vertu *passive* qui accepte toutes les humiliations que Dieu m'envoie dans sa sainte Providence. Elle est aussi une vertu *active*, particulièrement dans la pratique de l'obéissance.

En effet, la véritable obéissance ne peut se cueillir que sur l'arbre dont la sève va prendre sa source dans la racine de l'humilité.

C'est pourquoi on peut dire que l'humilité active, c'est l'obéissance.

40. Le Bon Exemple. — Son Influence.

La modestie, la bonté, la réserve, la charité, les bonnes paroles, l'obéissance, l'humilité, en un mot, le bon exemple des vertus chrétiennes et religieuses, voilà ce qui fera de vous tous de vrais missionnaires, des chasseurs d'âmes, partout et toujours, sous tous les climats et tous les méridiens.



CHAPITRE VII

LE SERVITEUR DE DIEU

L'ABBE LOUIS MERTENS

EXHUMATION ET TRANSLATION
DE SES RESTES
A L'INSTITUT ST JEAN BERCHMANS

LIEGE, 6 MAI 1943



La Tombe entourée de fidèles



L'EXHUMATION. — S. E. Monseigneur Kerkhofs, Evêque de Liège et son Tribunal président à l'exhumation des restes du Serviteur de Dieu (6 mai 1943).

D EPUIS la mort de l'Abbé Mertens, on avait, à plusieurs reprises, exprimé le souhait de voir revenir sa dépouille mortelle, sinon dans son église, où les lois romaines n'accordent droit d'asile qu'aux seuls évêques, cardinaux et rois, du moins dans son plus proche voisinage.

ETAT DE LA QUESTION.

Or, de qui relève l'autorisation d'exhumer et de transférer les restes mortels d'un Serviteur de Dieu ?

Lorsqu'une Cause de Béatification a été officiellement introduite en Cour de Rome, cette autorisation ne peut plus être accordée que par le Souverain Pontife. Dans le cas contraire, elle relève uniquement de l'Ordinaire du lieu. En l'occurrence, pour l'Abbé Mertens, il fallait y ajouter l'assentiment du Recteur Majeur de sa Congrégation.

Cependant, l'accord du Pouvoir civil passe en premier lieu. Et c'est souvent ici que gît la difficulté. En Belgique et en France, le Décret du 23 Prairial de l'an III de la République s'oppose formellement à l'ensevelissement des morts dans les églises, hôpitaux et autres monuments publics et privés.

Les difficultés étaient nombreuses. Néanmoins, les choses marchèrent si rapidement qu'en mars 1943, sur la proposition du Postulateur de la Cause, S. E. Monseigneur Kerkhofs, Evêque de Liège put fixer la cérémonie au jeudi 6 Mai suivant à 3 heures de relevée.

Malgré l'importance de l'Entreprise, la suite nous dira qu'un enchaînement ininterrompu de bonnes volontés chez tous les intéres-

sés et auprès de toutes les Autorités, de quelque rang qu'elles fussent, eut raison de toutes les difficultés. Nous aimons à rendre, ici, un témoignage de toute particulière gratitude à la Ville de Liège, pour avoir voulu mettre à notre disposition tout le concours de son aide et de son dévouement.

LE CAVEAU.

Alors, une question se posa. Où aurait lieu le transfert, c.-à-d. quel serait, désormais, le lieu de repos de la dépouille du Serviteur de Dieu ?

Afin de pouvoir le visiter au gré de ses désirs et de sa ferveur, la paroisse St François de Sales désirait voir son premier curé revenir chez elle, dans le plus proche voisinage possible de son église.

Toutefois, à cause de la guerre et par suite des prescriptions de l'Autorité occupante, on dut remettre à plus tard la réalisation d'un vaste projet qui eût érigé à l'Abbé Mertens un caveau plus digne de lui et l'on résolut d'aménager à cet effet le petit vestibule d'entrée situé entre l'église et le presbytère.

Mais il fallait se hâter, car le 6 mai approchait à grands pas. Fort heureusement, l'Architecte et les Entrepreneurs se mirent à l'œuvre avec une décision, un élan et une générosité remarquables, et, grâce à ces concours empressés, tout allait être prêt au jour et à l'heure fixés. Aussi bien, est-ce avec une pensée reconnaissante que nous aimons à citer ici les noms de Messieurs Alexandre Janvier, architecte, Joseph Burton, tailleur de pierres, les frères Delanaye et Marcel Collignon, entrepreneurs, tous paroissiens de St François de Sales qui ont, désormais, attaché leurs noms à la grande journée du 6 mai 1943.

INCERTITUDES.

Cependant, au milieu de ce concours général de bonnes volontés et de dévouement total au succès de l'Entreprise, des craintes subsistaient à l'horizon.

Qu'allait-on retrouver du corps de l'Abbé Mertens qui reposait au cimetière de St Gilles depuis 23 ans ? D'autres que nous, en pareille circonstance, mais, il est vrai en d'autres cimetières, avaient fait la cruelle expérience de ne retrouver aucun vestige de leurs morts.

Chez nous, les craintes étaient d'autant plus vives que le cer-

cueil contenant la dépouille de l'Abbé Mertens n'était pas doublé d'un cercueil en zinc. Toutefois, rassurés par le fossoyeur de Saint-Gilles sur la nature favorable du terrain, les Salésiens entreprirent leurs travaux avec confiance. En outre, un miracle était possible qui nous eût conservé intact le corps du Serviteur de Dieu. Mais on n'osait l'espérer. On ne redoutait que le pire, on ne comptait pas sur l'exception miraculeuse, on s'accrochait au moindre espoir.

Il ne fallait évidemment pas songer un instant à aller nous rendre compte de l'état du corps avant de rien entreprendre, tout comme cela se fait pour les simples civils ; car, lorsqu'il s'agit d'un fidèle dont la Cause de Béatification est entamée, l'ouverture de la tombe relève, désormais, de l'Eglise et est soumise à des lois sévères que nous aurons l'occasion de signaler au cours de cette relation.

LA JOURNÉE DU 6 MAI.

De commun accord avec de nombreux prêtres, religieux et fidèles, nous avons, pour ce jour là, demandé à Dieu un temps favorable.

Hélas, dès le matin, le ciel nous fit grise-mine et la matinée fut légèrement pluvieuse. Mais nous avons prié avec trop de confiance pour ne pas espérer contre toute espérance.

Or, vers midi, le soleil vint nous sourire à travers les nuages et sembla vouloir ranimer nos espoirs ! Bientôt, en effet, les nuages se dissipèrent et, dans un ciel bleu d'azur, le roi des fêtes et des cérémonies apparut resplendissant et vint nous jeter à profusion ses rayons de joie, de lumière et de douce chaleur.

A 12 h. 1/4, sous la garde de deux prêtres assermentés, Messieurs les Abbés Strumann et Mulleners, vicaires de St Gilles, les ouvriers du cimetière qui, eux-mêmes, avaient, ce matin-là, prêté serment devant le Délégué du Tribunal Ecclésiastique, régulièrement constitué depuis le 3 mai dernier, se mirent à déblayer la tombe de l'Abbé Mertens. La pierre monumentale fut enlevée et la terre extraite jusqu'à une profondeur déterminée.

A 2 h. 3/4, le Tribunal, sous la présidence de S. E. Monseigneur l'Evêque, se trouvait réuni chez Monsieur l'Abbé Goblet, curé de St Gilles, pour recevoir le serment des deux médecins, Messieurs Linder

et Bastin, ainsi que ceux des trois ouvriers qui allaient entrer en fonctions au cours de l'exhumation et du transfert.

ARRIVEE DES AUTORITES RELIGIEUSES.

A l'heure dite, c.-à-d., à 15 h. exactement, S. E. Mgr. l'Evêque se dirigea vers le cimetière accompagné des membres du Tribunal, Mgr. le Vicaire Général Creusen, Mgr. De Gruyter, Directeur des Dames du Saint Sacrement, Mr. le Chanoine Haaken, curé-doyen de St Martin, et Mr. l'Abbé Paul Coenraets, Directeur de l'Institut St Jean Berchmans. Suivaient aussi, le R. P. Provincial des Salésiens accompagné de son Conseil ainsi que les deux médecins nommés ci-dessus.

A son entrée au cimetière, on présenta à Son Excellence huit neveux et petits-neveux du Serviteur de Dieu sur lesquels rejaillit aujourd'hui le grand et rare honneur que l'Eglise s'apprête à faire monter vers leur saint oncle, l'Abbé Louis Mertens.

Aussitôt après cette présentation, le cortège de prêtres et de fidèles, sous la conduite de l'Evêque du Diocèse, s'avança vers l'allée centrale du cimetière où, sous un magnifique dôme de verdure, formé par des marronniers aux larges frondaisons, les attendait l'Illustre Défunt, cependant que cinéaste et photographe bénévoles, Messieurs Maurice Laloux et Marcel Graitson, dûment autorisés, immortalisaient, en un tournemain, tous les personnages de cette première scène de la grandiose cérémonie.

LES FOUILLES.

Arrivé devant la tombe, l'Evêque, comme le veut le Code Romain, prononça l'excommunication contre ceux qui tenteraient d'emporter la moindre parcelle des ossements du Serviteur de Dieu et ordonna ensuite au maître-fossoyeur, Mr. Jacques Largefeuille, de découvrir le cercueil.

Déjà, nous l'avons dit plus haut, les ouvriers du cimetière, avec tout le soin et le respect que commandaient les circonstances, avaient, depuis 12 h. 15, commencé le déblayement de la tombe, mais s'étaient arrêtés à un pied au-dessus de la dépouille du défunt ou de son emplacement supposé.

Lorsqu'arrivèrent le Prélat et son entourage, il y avait déjà là, à quelque distance de la tombe, malgré le secret dont on entoura la

cérémonie, environ deux cents personnes. Une sorte de service d'honneur composé de Messieurs les agents Cortin, Lagast, Hofman et Ninane et présidé par Monsieur le Commissaire Tielens, fermait les allées donnant sur la tombe.

Tout ce monde observait une attitude si respectueuse, un silence si profondément religieux que l'émotion gagna d'emblée tous ceux qui en furent les heureux témoins.

Cette foule pieuse, le regard tendu, le front anxieux, attendait le résultat des premières fouilles.

Que reste-t-il à présent de la dépouille mortelle de Celui qui est l'objet de toutes ces recherches et de l'attente de tout ce monde ?

Les ouvriers avaient creusé à un mètre cinquante de profondeur. Normalement, nous eussions dû, à ce moment, apercevoir le corps ou les ossements et on ne voyait rien encore, sinon quelques rares débris du cercueil.

— « Ne vous troublez pas, nous dit un des représentants de la Ville, auquel nous faisons part de nos inquiétudes. Le corps est de lui-même descendu au dessous de son premier niveau et, dans un instant, vous serez étonné de ce que vont découvrir les fossoyeurs ».

Notre interlocuteur ne s'était pas trompé. Car, l'une après l'autre, le maître-fossoyeur déposa sur la toile blanche, placée à proximité de la tombe, les différentes parties de l'ossature, y compris le crâne, encore en partie chevelu, en sorte que nous eûmes bientôt la certitude de pouvoir reconstituer le squelette en son entier ou à peu près.

L'heureuse découverte fut communiquée à mi-voix aux différents groupes des pieux assistants dont les visages devinrent aussitôt tout rayonnants de joie.

Le dévoué et habile maître-fossoyeur plongea et replongea ses mains dans le fond de la tombe jusqu'à ce qu'il n'en retirât plus rien. Celle-ci avait restitué tout ce qui restait encore du précieux dépôt que, vingt-trois ans auparavant, on lui avait confié. Riches de ces vénérables dépouilles, nous pouvions nous retirer.

Alors, toujours sous l'œil vigilant de l'Evêque qui, durant les cinq quarts d'heure que dura l'ardent travail des fouilles, ne quitta pas des yeux les opérateurs, et toujours aussi sous le signe du plus impressionnant silence, on rejoignit les quatre coins de la nappe blanche contenant les ossements et on les déposa dans un magnifique sar-

cophage préparé à cet effet, tandis que les débris du cercueil, et quelques bribes de tissus, étaient enfermés dans un coffre-reliquaire.

Il était 4 h. 1/4, comme le programme l'avait prévu, lorsqu'arriva le corbillard de la Ville, tiré par deux cheveaux drapés de noir. Alors, six prêtres Salésiens se présentèrent pour transporter les restes de leur vénéré Confrère dans la voiture mortuaire. Celle-ci étant restée en dehors de l'enceinte réservée au Tribunal et aux différents témoins de l'exhumation, les porteurs passèrent au milieu d'une double haie de fidèles, restés à distance et dans l'ordre le plus parfait, leur donnant ainsi la légitime satisfaction, qu'ils avaient si ardemment souhaitée, de pouvoir s'approcher de plus près des restes de leur Saint Curé.

LE RETOUR.

Lorsque, le 28 avril 1920, les paroissiens de St François de Sales arpentaient péniblement, et l'âme en peine, les rues escarpées qui mènent à Saint-Gilles pour conduire au lieu de sa sépulture leur vénéré pasteur, plus d'un, à coup sûr, parmi ceux qui le connurent plus intimement, se mirent à penser que la tombe où il allait reposer ne serait pas sa dernière demeure.

Depuis lors, vingt-trois ans ont passé. Et voici qu'en ce jour les événements viennent réaliser l'espoir des admirateurs de l'Abbé Mertens qui, vaguement, peut-être, mais avec une ferme confiance, avaient entrevu son retour au sein de sa paroisse.

A pareil jour, et en d'aussi solennelles circonstances, ne fallait-il pas que le soleil vînt égayer de son éclat et baigner de ses chauds rayons ceux qui allaient être les témoins de ce pathétique retour au bercail ?

Or, il en fut ainsi. Lorsque, des hauteurs de Saint-Gilles, nous apparut le clocher de l'église de la paroisse St François de Sales d'où, tant de fois, sur les ordres de son premier curé, retentirent les vibrants et suppliants appels de son unique cloche, une douce et forte émotion envahit tous les cœurs et la pensée de la mort généreuse de ce bon pasteur nous revint en mémoire.

« C'est pour nous qu'il est mort », nous dit un de ces vétérans de la paroisse qui revenait avec nous de la pieuse cérémonie. — Oui,

ce fut pour ses brebis infidèles qu'il donna sa vie et ce fut pour leur mériter la vie éternelle qu'il se jeta dans les bras de la mort.

Fasse le Ciel, aujourd'hui, que, revenu parmi les siens, ses appels continuent à se faire entendre et résonnent avec un plein succès dans l'âme de tous ses paroissiens d'aujourd'hui et, spécialement, chez ceux qui, jusqu'ici, ont fait la sourde oreille à toutes les invitations de la grâce !...

S. E. Monseigneur l'Evêque, entouré des membres de son Tribunal, et de nombreux prêtres salésiens, ouvrait le cortège de fidèles qui suivaient les restes du Serviteur de Dieu. Et, de ces rangs pressés, silencieux, recueillis, s'élevaient, confiantes, vers le Ciel, d'ardentes mais secrètes prières pour demander à Dieu de hâter, vers les autels, la marche de son très humble Serviteur et de rendre fructueuse sa mort expiatrice.

Et alors que nous rentrions en Ville, le soleil continuait de baigner de ses étincelants rayons toutes les paisibles demeures de la paroisse St François de Sales, symbole des lumières et des grâces sans nombre dont le Seigneur s'appropriait, nous en formions le vœu, à inonder leurs habitants.

Bientôt le char funèbre stoppa devant la grande entrée de la Maison salésienne de la rue des Wallons et, cette fois encore, des mains sacerdotales, les mêmes que ci-dessus, se tendirent aussitôt pour recueillir le précieux dépôt et le transporter au grand parloir des élèves où allait avoir lieu la reconnaissance juridique des restes du Serviteur de Dieu.

LA RECONNAISSANCE OFFICIELLE DES RESTES DU SERVITEUR DE DIEU.

La cérémonie eut lieu en présence de S. E. Mgr. Louis-Joseph Kerkhofs, Evêque de Liège, assisté de son Tribunal, en présence du R. P. Moermans, Provincial des Salésiens, et de son Conseil ainsi que de plusieurs autres prêtres et des parents de notre Candidat-Bienheureux.

Les deux médecins-chirurgiens, Messieurs Linder et Bastin qui, déjà, en 1936, avaient rempli les mêmes honorables fonctions dans le Procès de la Servante de Dieu, Sœur Eugénie Joubert, de Saint-Gilles, identifièrent, l'une après l'autre, les différentes parties du squelette soumises à leur examen, tandis que, sous leur dictée, le Notaire en dressait le procès-verbal et que les ossements étaient ensuite déposés

dans le sarcophage tout proche étendu sur de grandes tables recouvertes de nappes blanches. Le squelette était en grande partie reconstitué.

Une fois ce minutieux travail terminé, la pieuse assemblée, l'Evêque en tête, jeta un dernier regard sur les restes du Serviteur de Dieu, et, dans un profond recueillement, murmura une prière.

Ensuite le procès-verbal fut signé par Son Excellence ainsi que par les Autorités présentes et les membres de la famille du Serviteur de Dieu. Puis on le déposa dans le sarcophage qui fut aussitôt fermé, vissé et soudé, tandis qu'on ferma hermétiquement le coffre-reliquaire contenant les débris du premier cercueil. Enfin, on entourra coffre et sarcophage de bandelettes de toile blanche qui furent également scellées du sceau de l'Evêque.

La cérémonie de la reconnaissance officielle des restes du Serviteur de Dieu, l'Abbé Louis Mertens, était terminée.

VERS LE CAVEAU.

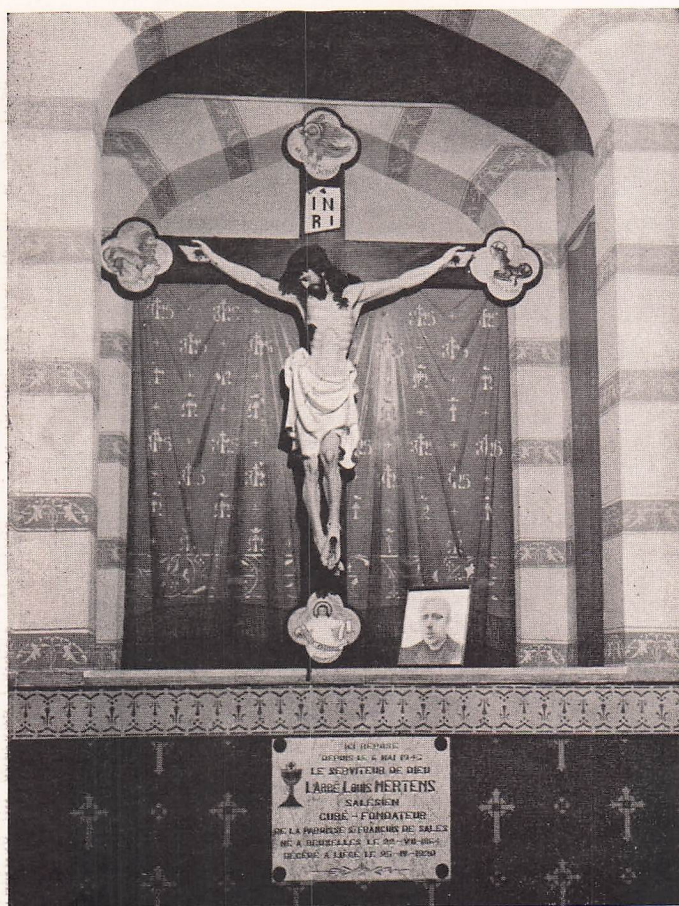
Alors, sans appareil extérieur, sans ministres ni enfants de chœur, mais au milieu du plus religieux et impressionnant silence, un cortège s'organisa qui, à travers les longs corridors de la Maison, se dirigea vers le caveau où allaient reposer les ossements de notre Candidat-Bienheureux. Le sarcophage était porté par les Révérends Pères Rijken, Gyr, Mahaux, Potier, Van Slembroeck et Jacquemin, les cinq premiers, membres du Chapitre de l'Institut St Jean Berchmans. Venait ensuite l'Evêque du Diocèse entouré de tous les Dignitaires et prêtres cités plus haut, ainsi que des parents du Serviteur de Dieu, représentant les familles Mertens, Stroobant, Defourny et Van Brée qui se pressaient, émus, sur les traces de leur saint oncle.

Tous les visages étaient recueillis ; un silence, au parfum monastique, enveloppait tout le pieux cortège et les prières que l'on récitait avaient l'air d'une conversation sainte et mystérieuse avec Celui qui, dans les années de son pèlerinage terrestre, ne cessait d'élever son âme vers le Seigneur dans une prière continuelle.

C'est ainsi qu'on arriva aux portes de l'église paroissiale, devant le caveau magnifiquement décoré. Après un moment de silence, S. E. Mgr. l'Evêque le bénit et on y déposa le sarcophage tandis que le coffre-reliquaire était introduit dans une loge inférieure.



LE TRANSFERT. — Le 6 mai 1943, les restes du Serviteur de Dieu sont transférés du cimetière de Saint-Gilles à l'Institut Saint-Jean-Berchmans. Arrivée du cortège devant l'Institut. — Ci-dessus, la famille du S. de Dieu.



A SAINT-JEAN-BERCHMANS. — LE CAVEAU. — C'est à l'ombre de cet humble caveau que, depuis le 6 mai 1943, reposent les restes du Serviteur de Dieu, l'Abbé Louis Mertens.

On ferma l'entrée du caveau avec une première dalle qui fut scellée aux armes épiscopales. Enfin, une autre dalle en marbre blanc, avec l'inscription suivante en lettres d'or, vint recouvrir le tout :

ICI REPOSE,

DEPUIS LE 6 MAI 1943,

LE SERVITEUR DE DIEU

L'ABBE LOUIS MERTENS,

SALESIEN,

CURE-FONDATEUR DE LA

PAROISSE SAINT-FRANÇOIS DE SALES,

NE A BRUXELLES LE 22-VII-1864

ET DECEDE A LIEGE LE 25-IV-1920.



*En souvenir du XXV^e anniversaire de la mort
du Serviteur de Dieu, l'Abbé Louis Mertens
25 avril 1920 — 25 avril 1945.*

— Imprimerie St-Alphonse —

— 97, rue de la Brabançonne —

— LOUVAIN —

C.C.P. 2886.63 — R.C. 18027

